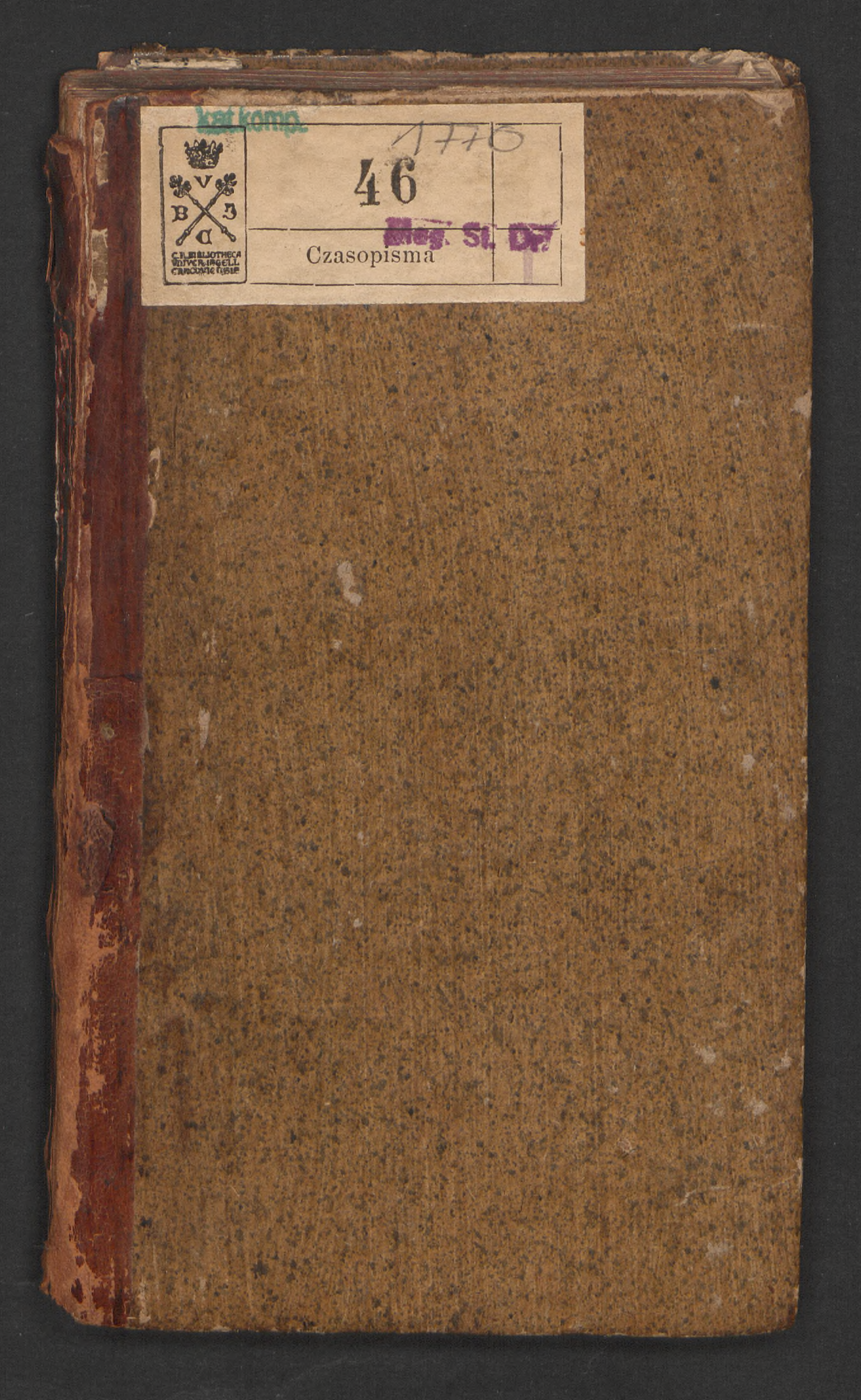
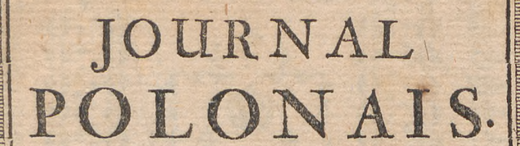


kat.komp.
1770
46
Czasopisma

Redaktör
Dusert





JOURNAL POLONAIS.

- - - *maxima pericula ſemper*
dant veniam culpae.

Claudianus.

Pour MARS 1770.



A VARSOVIE.
AUX DEPENS DE MICHEL GROELL
Libraire & Commiſſaire du Roi,
à Marie-ville.

avec permiſſion des Supérieurs.



JOURNAL POLONAIS.

MARS 1770.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

EPITRE.

Me-voici dans ma ſolitude,
Au milieu des objets les plus beaux, les plus doux,
Qui réunis avec l'étude,
Trompent l'ennui d'un tems que je paſſe ſans vous ;
A cela près, j'y ſuis en quiétude.

Les Anciens fameux, du bon goût inſpirés,
M'entretiennent en votre abſence ;
Et comme de tout tems ils furent admirés,
Je ſuis ſûr que leur connaiſſance

Vous fit blâmer cent fois ces Esprits conspirés
Qui, manquant de reconnaissance
Pour les heureux secours qu'ils en avaient tirés,
Veulent être les seuls Auteurs de leur science,
Et des plumes d'autrui parés,
Des anciens trésors couvrent leur indigence,
Abusant de la confiance
Dont ces illustres Morts les avaient honorés.

J'ai trop peu de talents pour leur en faire homage ;
Cependant si j'osais dire d'où je les tiens,
Je nommerais les Anciens,
A qui j'en dois presque tout l'avantage :
Mais que serait-ce d'un suffrage
Né de progrès tels que les miens.

Je me borne donc à décrire
Quelques-unes des qualités
De ces Modéles que j'admire :
Heureux, si vous pouvez y lire
Quelques-unes de leurs beautés !

Mais comme des beautés nouvelles
Brillent encor de toutes parts,
Et présentent à mes regards
Des fleurs qui seront immortelles,
Dans le bouquet que je vais vous offrir . . . .
Mais je tremble de les ternir.

Jeune encor, me ſentant de plaiſirs plus avide,
Je liſais avec paſſion
Les charmantes leçons de l'amoureux *Ovide*,
Les plaiſirs de *Catulle* & ceux d'*Anacréon*;
Je regrettais alors le Moineau de *Lesbie*;
J'étais, avec *Tibulle*, enchanté de *Délie*;
Et *Properce* à mes yeux plus tendre, plus flateur,
Imitait la Gréque Elégie
D'un ton plus rempli de douceur.

Bientôt chez l'Affranchi *Térence*,
Cherchant le ſel & l'élégance,
J'admirais cet Auteur ſi pur dans ſes Ecrits;
Quoique moins embelli des graces de l'Attique,
Il me ſemblait ravir dans le genre comique,
A *Ménandre* même le prix.

Molière ſon diſciple, & bientôt ſon émule,
Ce grand fléau du ridicule,
Plein de ſel, d'agrément & de naïveté,
Eût, pour le ſurpaſſer, fait tout ce qu'il faut faire,
S'il eût moins écouté l'oreille du Vulgaire,
Qu'une pure pureté.

Par la majeſté de *Virgile*
Mon eſprit fut preſque ébloui.
Lucréce, profond, difficile,
Me parut digne d'être ouï.

Le premier ſur les pas d'*Homére*
Seul eut la gloire de marcher;
Le pouvoir des Céſars ne put même empêcher
Qu'en tous lieux il n'eût l'art de plaire;
Et ſes émules n'ont pu faire
Que deſirer d'en approcher.

Après *Italicus* & *Stace*
L'on vit l'*Arioſte* & le *Taſſe*
Faire pour l'imiter les plus heureux efforts:
Mais l'art, toujours jaloux des dons de la nature,
Trop ſouvent ſous l'éclat recélant l'impoſture,
Ne fit qu' affaiblir leurs effors.

Sous les loix du bon ſens, de la délicateſſe,
Horace nous conduit ſans jamais s'égarer.
Pour le ſavoir, l'eſprit, les graces & l'adreſſe,
A qui peut-on le comparer?
Cenſeur judicieux, aimable Satyrique,
Grand & harmonieux Lirique,
Il chaſſe le vice & l'ennui,
Et de ſon art fameux nous donnant la pratique,
Le goût qu'il a formé, devenu plus critique,
Ne ſe ſatisfait qu'avec lui.

Juvénal après lui cultivant la Satyre,
Par excès de Vertu ſemble toujours médire;
Son air eſt ſans ceſſe irrité:
Cependant j'aime à voir cet Ecrivain habile,
Avec *Perſe* imitant la fougue de *Lucile*,
Fuir Rome où l'on ne peut ſoufrir la Vérité.

Defpréaux dont le foin rend fi purs les Ouvrages,
Avec *Horace* ici recevrait mes homages,
S'il n'eût eu trop de paffion
A blâmer des Auteurs dont l'imprudente veine
Méritait l'oubli, non la haine,
Et femblait faire ombrage à fon ambition.

Dans le vafte champ de l'Hiftoire
Je vais fouvent fouiller ces Régiftres facrés,
Dignes de conferver & les faits & la gloire
Des Héros qu'elle a confacrés.
Le noble mépris de la vie,
L'amour tendre de la Patrie,
M'enflâment d'une noble ardeur;
Au récit de ces grands Exemples,
Je brûle d'entrer dans fes Temples
Par la carriére de l'honneur.

Salluste, égal à *Thucydides*,
Et *Tite-Live* font mes guides
Egaux, quoique très-différents;
Le premier plus nerveux, plus noble dans fon ftyle,
L'autre plus abondant & dès-là plus utile,
Tous deux dignes enfin des honeurs les plus grands.
L'un comparable au *Grec* par la rapide audace;
D'*Hérodote* dans l'autre on voit briller la grace;
De *Théopompe* en lui l'on reffent la douceur;
Toujours auffi coulant lorfqu'il eft Orateur.

A l'un on ne ſaurait qu'ôter ou que reprendre,
A l'autre on ne peut ajouter.
Le plaiſir que tous deux font prendre,
Fait que dès qu'on peut les entendre,
On n'eſt jamais las d'écouter.

De la plus vaſte politique
Tacite eſt un riche tréſor;
Florus ſubtil & poétique,
Ferme & concis, me plaît encor.

Suétone moins agréable,
En parlant des *Céſars* n'eſt pas moins reſpectable
Par l'amour de la Vérité :
Et *Patercule* aurait mon goût, ma confiance,
Si, comme il a beaucoup de latine élégance,
Il eût de la ſincérité.

Pour la plus aimable Doctrine,
Le ſtyle aiſé, poli, doux, vrai, flateur,
Souvent je commence avec *Pline* :
Et pour le ſel, la raillerie fine,
De *Lucien* je ſuis admirateur :
Il faut qu'avec lui tout badine.

Quelquefois animé d'une ſublime ardeur,
Je cherche l'auſtére ſageſſe ;
Et *Sénéque* vivant avec trop de ſplendeur,
En prenant ſouvent l'air frondeur,
Me plaît & cependant me bleſſe :
L'on n'entre pas aſſez dans l'humaine faibleſſe
Lorſque l'on vit dans la grandeur.

L'auſtérité dans la fortune,
Ne peut dans le fond que bleſſer,
Et doit au malheureux ſembler fort importune,
Lorſqu'il voit que le ſage en affectant trop l'une,
A l'autre ne peut renoncer.

Du grand *Marc-Antonin* j'aime mieux la ſcience,
Qui dans la ſuprême puiſſance
Conſeille à l'Univers ce qu'il ſait pratiquer ;
Et qui dans ce grade ſuprême,
Commande à ſes ſujets beaucoup moins qu'à ſoi-même,
Grand & ſage ſans s'en piquer.

Pour mieux entremêler l'agréable & l'utile,
Quelquefois pour charmer doucement ce Hameau
Des Airs champêtres de l'Idylle,
De *Théocrite* & de *Virgile*
Je fais enfler le chalumeau.
La grace preſque négligée,
Dans les vers du premier ne me flate pas moins
Que la façon plus arrangée
Du dernier chez lequel j'aperçois plus de ſoins.

Le fameux *Chantre de Mantoue*,
A parmi ſes Bergers introduit beaucoup d'art;
Chez le *Syracuſain* la Nature ſe joue,
Et ſemble ſeule y prendre part :

Cependant à cet art, qui beaucoup mieux ſe cache,
C'eſt ordinairement que notre cœur s'attache.

Que dans ſon amoureuſe joie
Galatée me plaît, lorſque ſe dérobant
Elle veut que *Tircis* auparavant la voie,
Et l'attire d'un coup qu'elle porte en fuyant.

Qui dans la divine Eloquence,
Cette Maîtreſſe des Eſprits,
Fera cas de la véhémence,
Au fameux *Démoſthène* accordera le prix:
Mais il ne ſe poura, s'il aime l'abondance,
Le grand ſavoir, la douceur, l'élégance,
Qu'il ne préfére *Cicéron*.

Et ſi de ce bel art il veut la connaiſſance,
Que dans *Quintilien* il puiſe la ſcience;
L'un lui donne l'exemple & l'autre la leçon.
Heureux qui devenu maître de la parole,
N'en fait jamais d'uſage ou perfide ou frivole!
Et qui ſachant convaincre, affermir, émouvoir,
Ne veut toucher le cœur qu'en faveur du devoir!
Qui pour la vérité rend toujours ſes Oracles,
Et pour la Vertu ſeule enfante des Miracles!

Tels on vit, conſacrant leur plume & leurs travaux
A purger de vices le Terre,
Et *Théophraſte* & la *Bruyére*
Adoucir leurs leçons par de riches Tableaux:

Là nous voyons ce que nous ſommes,
Ce que ſont après tout les plus grands des Héros,
Qui ſous de plus brillants défauts,
Ne ſont dans le fond que des Hommes.

Heureux qui dans ces traits frapés de main de maître,
Dans ces Portraits parlants oſe ſe reconnaître !
Ces traits ſont de notre ame un fidéle miroir,
Mais inutile à ceux qui craignent de s'y voir;
Ils ſont de la cenſure une fine envelope,
Un agréable Miſantrope,
Qui feſant notre bien, même ſans le ſavoir,
Nous corrige, nous plaît, & ſait nous émouvoir.
Quelquefois il déplaît, mais ſans vouloir le faire,
Et c'eſt toujours pour nous un utile adverſaire;
Il montre les endroits qu'on voudrait ſe cacher
Et quoique fort-ſévére,
Il l'eſt d'une façon qui ne ſaurait fâcher.

Quelles richeſſes l'Angleterre
Ne m'étale pas dans *Milton !*
Qui marche de plus près ſur les traces d'*Homére* ?
Et qui mieux qu' *Adiſſon* d'un air grand & ſévére
Nous peint le ſuperbe *Caton*,
N'emportant de regret en mourant dans Utique,
Que de voir avec lui mourir la République.

Du grand & ſublime *Corneille*,
Au jugement de l'Univers,
La Muſe à chaque pas enfante une merveille,
Et jamais dans leurs faits divers,
Les Romains n'ont été ſi grands que dans ſes vers.

Le tendre & délicat *Racine*
Partageait avec lui l'eſtime & la faveur;
Si ſa Muſe fut moins divine,
Elle fut plus humaine, & parla mieux au cœur.

Ces Maîtres de la Tragédie,
Comme le grand *Maffei* l'honneur de l'Italie,
Des Grecs les plus fameux rétablirent le goût;
Corneille de *Sophocle* imita le génie;
Et les ſujets touchants que *Racine* manie
Offrent *Euripide* par-tout.

Que je bois à longs traits des eaux de l'Hipocrêne
Avec le naïf *la Fontaine*,
Animant les Rochers, les Arbres, les Ruiſſeaux!

Fabuliſtes, quittez une inutile peine;
Après *Eſope* & lui, vous mettrez à la gêne
Le bon ſens de leurs animaux.

Je vois les Muſes éplorées,
La *Sapho* Françaiſe n'eſt plus;
Et les graces envain ſont par nous implorées,
Leurs attraits pour nous ſont perdus.

Il ſemble qu' avec elle expire
L'art charmant de toucher les cœurs;
Jamais on ne ſut mieux écrire,
Et le Parnaſſe qui ſoupire
Juſtifie aſſez nos douleurs.

Peut être que ſon cœur fut tendre;
Mais il fut mille fois encor plus délicat.
Tombeau, ne preſſez pas ſa cendre!
Fleurs, que par-tout elle ſema,
Repandez-y tout votre éclat!

Oiſeaux que vos accents viennent s'y faire entendre!
Fondez en pleurs tendres Amours!
Ici git votre Mére, elle y git pour toujours.

Combien d'autres eſprits, d'une immortelle gloire,
Viennent s'offrir à ma mémoire!
Voiture, Sarrazin, Balzac, Régnier, Ségrais,
Et d'autres dont les noms ne périront jamais.

Mais il eſt tems que je finiſſe;
Et même avec raiſon je crains
Que des objets que je dépeins,
Vous ne trouviez encor trop légére l'eſquiſſe.
Tous ces Eſprits fameux, leurs Ouvrages divers,
Leur nombre, leurs beautés, & ſur-tout ma faibleſſe
Jointe à votre délicateſſe
Impoſe ſilence à mes vers.



ODE
in
LAUDEM VITÆ PRIVATÆ
&
RUSTICÆ.

Linque Parnaſſi biſidum cacumen,
Laureis crines redimita ſertis,
Ruſtici & mecum modulare ſiſtro,
Muſa quietem.

Ille frugalem cupiens in uſum
Pauca, non vano capitur nitore
Gloriæ, ſacri rabido néc auri
Pallet amore.

Suetus agreſtes habitare villas,
Deſpicit magnas locupletis ædes ;
Et gravi gaudet proprios aratro
Vertere campos.

Dum ſuæ carpunt Cytiſum Capellæ
Flexiles inter corylos, avenas
Impares inflans, vigiles propellit
Pectore curas.

Huic focos præbent epulaſque ſylvæ,
Meſſis exilio Cererem miniſtrat,
Fertilis vitis gravidas, quot annis,
Porrigit uvas.

Decipit viſco, laqueiſque turdos,
Cuſpide & curſu leporem fatigat ;
Et cibis tecto, pecus ære curvo
Captat aquoſum.

Membra proſtrato viridi ſub ulmo
Sæpe tranquillum faciunt ſoporem
Gratior flatus, crepitansque blando
Murmure vivus.

Mich. S * * *
ſcribebat.

Le jeune auteur chante les plaiſirs de la vie ruſtique : il nous raméne à ces mœurs douces & ſimples, à cet âge d'or ſi vanté, ce beau Phénix dont nous trouvons l'exiſtance dans la brillante imagination des poétes, mais que nous ne trouvons que là. Le tableau que M. S * * * préſente de la vie tranquile d'un habitant de la campagne, eſt ſimple comme le ſujet qu'il traite ; & ſa poéſie eſt douce & coulante :

Dum ſuæ carpunt cytiſum capellæ,
Flexiles inter corylos, avenas
Impares inflans, vigiles propellit
Pectore curas.

Il ſemble entendre un berger du *Lignon*, ou un heureux habitant de la vallée de *Tempée*, ſoupirer mollement ſes amours ſur ſon chalumeau, à l'ombre des ſaules. L'Auteur ſuit dans toutes leurs nuances, les diverſes poſitions d'un agriculteur, qui content de ſon ſort & des dons de la nature, n'ambitionne ni les magnifiques palais des Grands, ni leurs repas ſomptueuſement homicides, ni leurs plaiſirs pompeuſement ennuyeux. Un gazon verd, un ruiſſeau argentin, lui fourniſſent l'un un lit commode, l'autre une boiſſon pure, qu'il préfére *au vin de Hongrie* : des fruits qu'il a cueillis & cultivés lui-même, compoſent avec un pain qui a été arroſé de ſes ſueurs, toute l'ordonnance de ſa table. Un exercice modéré ſoutient ſon appétit, & l'introduit dans le palais tranquile de *Morphée* : il aſſaiſſonne tous ſes mets plus délicatement, plus ſavoureuſement, & avec bien moins de danger que ne pourait le faire le cuiſinier le plus recherché. C'eſt au récit d'un genre de vie ſi heureux, qu'il eſt permis de s'écrier : *oh! feli-*

felices agricolæ, ſua ſi bona norint! Ou comme dit un poéte français :

O trop heureux payſans! s'ils connaiſſaient leur bien.

Nous devons auſſi des éloges à la modeſtie de M. S * * *, il ne dit pas *fecit*, il a fait, mais *faciebat*, il feſait. Les grands hommes ont toujours employé ce terme : comme s'ils avaient voulu par-là, faire entendre qu'ils ſe croyaient encore bien en-deçà de la perfection ; tandis qu'un tas de petits *Grimauds* ſe croient facilement au-delà.

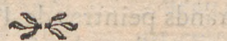
Plutarque remarque qu' Apelles, un des plus grands peintres de l'antiquité, mettait, toujours au bas de ſes tableaux, quelque achevés qu'ils fuſſent, *faciebat*, il les feſait : pour marquer par ce mot, qu'ils ne lui ſemblaient pas encore aſſez parfaits. Il ne mit le mot *fecit*, que ſous trois de ſes ouvrages. Le premier fut le portrait d'Alexandre le Grand, tenant en main le foudre de Jupiter. Ce portrait, au rapport de *Plutarque*, était ſi achevé, & ſi reſſemblant, qu'on diſait *que l'Alexandre de Philippe était invincible, & celui d'Apelles inimitable.* Le ſecond tableau était celui de Vénus endormie ; & le troiſiéme celui de la même déeſſe

ſortant de la mer. M. S * * * n'eſt pas encore un Apelles: mais il eſt auſſi modeſte, ce qui eſt très-louable.

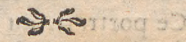
LE MEPRIS DE L'ENVIE.

ODE.

Que l'envie à ſon gré m'offenſe!
De ſes traits cruels la vengeance
N'armera jamais mes diſcours.
Toi, muſe qui me fut fidéle,
Si jamais mon dépit t'appéle,
Abandonne-moi pour toujours.



Périſſe la plume inhumaine
Qui, vil inſtrument de la haine,
Répand un fiel injurieux!
Les *Lettres* ont de puiſſants charmes:
Mais ce ſont de cruelles armes
Entre les mains d'un furieux.



Un *Auteur* avide de nuire,
De ceux qu'il s'obſtine à détruire
Trace d'infidéles tableaux;
Et trop ſûr d'un malin ſuffrage,
Il livre leur nom d'âge en âge
A des mépris toujours nouveaux.

Si quelque dépit nous anime,
Sans le confier à la rime
Tâchons d'affaiblir ſes tranſports:
Et craignons que notre imprudence,
En éterniſant la vengeance,
N'en éterniſe les remords.

DYSSERTACYA

O Początku Kłaniania ſię lub życzenia zdrowia Kichaiącym.

Niektorzy mniemaią iż zwyczay życzenia zdrowia Kichaiącym ſwoy wziął początek od *Kolendy*. To mniemanie zaſadza ſię, bez wątpienia, na podobieńſtwie winſzowania y życzenia ktore ſię za zwyczay czynią w tych dwoch okolicznościach. Zobaczemy niżey, ieżeli to zdanie na gruntownych zaſadza ſię przyczynach. Zacznieymy założyć materyą o ktorey przed ſię wzieliśmy mowić.

Nikomu, z właſnego doſwiadczenia, nie ieſt tayny ten zwyczay powſzechny winſzowania y życzenia ktore ſię czynią poſpolićie między ludzmi na zdrowie Kichaiącym; mowią w tey okoliczności *Vivat! na Zdrowie!* Prawda y to, że między ludzmi

obyczaynemi na kłananiu ſię tylko Kichaiącemu przeſtaią bez winſzowania y życzenia zdrowia; ale to na iedno wychodzi. Chcianoby dowiedzieć ſię na czym może ſię zaſadzać ten zwyczay?

Jeſt to pewna że niema nikogo między poſpolſtwem, ktoryby naymnieyſze w tym do pogańſtwa znalazł podobieńſtwo, ani nawet naymnieyſze podeyrzenie. A mała liczba uczonych, ktorzy rozumieią że wſyſtko umieią, y że nic przed niemi utaić ſię nie może, w tym ſię zgadzaią, iż tego zwyczaiu początek wcale ieſt Chrześciańſki.

Poſpolicie mniemaią, iż ten zwyczay nie ieſt dawnieyſzy od roku 591, po Narodzeniu P. JEzuſa, y że ſię zaczął za Papieża *Grzegorza pierwſzego*, z przyczyny pewney zarażliwey choroby, ktora na ten czas w Rzymie panowała, y ktora zależała na tak gwałtownym Kichnieniu, ktore o śmierć wielu przyprawiło ludzi. Jnśi twierdzą że to działo ſię w roku 619 P. JEzuſa: *Piotr Meſſie* Szlachcic Hiſzpańſki (*) y *Duwerdier* mowią, że ci, ktorzy tą byli zarażeni chorobą, kichali aż do zakonczenia życia, y że tey, tak nadzwyczayney chorobie, ktora

(*) w ſwey Kſiąſzce pod tytułem: Lekcye rożne *Piotra Meſſie* Szlachcica z Sewilu, tłumaczoney przez Norberta *Grugeta*.

tych umorzyła, ktorzy ſię Kichnieniem zarażali, ktorey przypiſać potrzeba zwyczay, ktorego tu ſzukamy początku.

Cytuią *Autorow* ktorzy ten opiſuią przypadek, a między innemi *Sygoniuſza*, ktorego aby (w rzeczach ſtarożytnych) zdanie było poważane, żądaią. Lecz podobieńſtwo raczey przypadkow, muſiało bez wątpienia, przymnożyć wiary zdania tego. Ale choroba, o ktorey tu wzmianka, raz bywſzy za prawdziwą uznana, doznano iz nic naturalnieyſzego nie było, iako mowić tym ktorzy nieſzczęſliwym takowym byli zarażeni przypadkiem, *na zdrowie! niech cię Bog ma w ſwey Opiece!* A to podobieńſtwo do prawdy, tę natychmiaſt rozśiało pobożną baykę, przez Dzieiopiſow do wierzenia łatwych.

Mimo winney Sygoniuſzowi powagi, y innym Dzieiopiſom ktorychem cytował, ſądzę, iż, za podeyrzaną bardzo mieć można tę chorobę ktora w krotkim czaśie tych umorzyła ktorzy kichali. Nic podobnieyſzego, moim zdaniem, do Baiek; y to wſzyſtko co o tey piſano chorobie, za powieść poczytuię falſzywą, ktora między poſpolſtwem zagęściła ſię, y ktorey łatwo wiarę dano bez dowodow.

Lecz przypuśćmy ią, tę chorobę przedziwną, gdy ią przyięto za prawdziwą, y o ktorey ſię wadzić z nikim nie myślę: przynaymniey tylko mowię: iż ta Choroba, ani teſt, ani bydź nie mogła pierwſzym początkiem życzenia, ktore ſię oświadcza kichaiącym, a tego mi nikt przeczyć nie będźie mogł, gdy dowiodę iż te życzenia były użyte w czaſach daleko dawnieyſzych, od tego, ktorego ſię oznacza ta choroba, ktorą cytuią Dzieiopiſowie ktorych zbiiam. Ta tedy odemnie założona ſtarożytność w ſparta ieſt Dzieiopiſami trochę poważnieyſzemi od *Sygoniuſza*.

Nim zacznę wchodzić w moie dowody, niech mi ſię tu godzi uważyć, że Baika o śmiertelnym Kichnieniu, bydz nie może tylko zdaniem nie wyrozumianym błędow *Talmuta*. Jakoż podług X. *Calmeta* zwykli byli Hebrayczykowie mawiać do Kichaiących: *Chaim*, (dobrego ći życzę zdrowia). A co godna ieſt uwagi, to ieſt, że Rabinowie ktorzy wydali *Talmuta*, zmiankę czynią o pewney tradycyi, podobney do Chrześciańſkiey, ktora acz dawnieyſza, nie mniey iednak ieſt baieczna. Powiadaią tedy, *iż od początku świata, Kichnienie było w ludziach znakiem śmierci, poki Jakob nie otrzymał od Boga że ta uſtała kara.*

J z tąd twierdzą że ten ieſt początek zwyczaiu życzenia zdrowia Kichaiącym. Fałſz tym iawniey ſię tu pokazuie że Piſmo Swięte o tym nic nie mowi, ani o niczym do tego podobnym. Z pierwſzego tedy ſpoyrzenia widzieć można, że gdyby był Jakob tyle miał łaſki aby mogł to otrzymać od Boga, a żeby kichnienie nie było iuż znakiem, jiako pierwey, śmierci, Kichnienie ſtaiąc ſię na ten czas niepotrzebne byłoby iuż wcale uſtało; ponieważ rzecz reprezentowana przez nie, iużby nie była, tedy y znak reprezentuiący tey rzeczy powinień był wraz z nią także iuż uſtawać.

Spoſob naypewnieyſzy do doyścia zwyczaiu tego, ieſt go ſzukać u Poganow. Albowiem, od niepamiętnego czaſu znaiduie ſię u poganow to życzenie. A Dzieiopiſowie ſtarożytności częſto o nim wzmiankę czynią. *Apuleuſz* o nim wſpomina w Dziewiątey Części ſwoiey Xięgi pod tytułem: *Złoty Ośieł.* Tenże Autor w Hiſtoryi Mły-narki tak mowi: „Mąż ktory ſiedział u „ſtołu na przeciwko żonie ſwoiey uſłyſzał „Głos pochodzący z pod koſza młynſkiego „ktory za nią był, y rozumieiąc że Ona to „kichnęła życył iey zdrowia, za pierwſzym „razem, iak zwykło ſię mowić w takowey „okoliczności". O czym uczony tłumacz

w ſwoich Konotatkach, naſtępuiącą czyni uwagę: "Poznać można z tego textu, y "z wielu innych od ſtarodawnych, wzię- "tych, iż był u nich ten zwyczay życzenia "Kichaiącym mowiąc do Nich: *Niech ći* "*Jowiſz dopomaga*, albo *niech ći ſprzyiaią* "*Bogowie*, iako to y po dziś dzień ieſzcze "ten zachowuie ſię zwyczay: J nie tylko "ći ktorzy innych ſłyſzeli kichać, te dla "nich przyiemne czynili życzenia, ale "każdy zwykł był ie ſobie ſamemu czynić, "kiedy ſię zakichnął. Co ieſt potwierdzone "dawnemi wierſzami greckiemi z ich "Kſięgi *Anthologia* zwaney (*) y bardzo "dotkliwemi przeciwko człowiekowi nos "nader wielki maiącemu; Sens tych "wierſzow zawiera w ſobie: że pewny "człowiek nie mawiał ſobie ſamemu *Strzeż* "*mnie Jowiſzu*, kiedy kichał, z tey przy- "czyny, iż iego nos tak był wielki y tak "oddalony od uſzow, że ſiebie kichaiącego "nie mogł ſłyſzeć".

Pliniuſz właſnie podchwytuie ten zarzut tym wątpliwym pytaniem: *Cur ſternutantes ſalutamus*, czemuż ſię kłaniamy kichaiącym? y daley o tym mowiąc powiada tenże Pli-

(*) w Liście XI. Rozdziale XII. taka ich była proźba: ZEU BOZON, *miey mnie Jowiſzu w ſwey opiece.*

niuſz : iż *Tyberiuſz* nigdy nie opuſzczał tey ku innym powinności ; ale też chciał ażeby ią pilnie także ku niemu zachowano, y ſłuſznie.

Pewny przeieżdzaiący Kraie ktory acz w pewnym opowiadaniu nie ſpomina Autora, dośyć nam obſzerne y dokładne opiſanie daiąc o Afryce, powiada : iż w takowey okoliczności, daleko więkſzą część oſwiadczaią Ceſarzowi Monotapackiemu ; Bo iak tylko kicha, wielkie iego cały dwor wydaie okrzyki radości, ktore iako odgłośy, od iednego do drugiego, roznieſione bywaią po całey Stolicy.

Jeżeli kto pragnie doſadnieyſzych dowodow tego ſtarożytności zwyczaiu, o ktorym tu mowa, znaydzie ie w Kſiąſzce zwaney *Fad - der*, ktora w ſobie krotkie zawiera zbieranie Kſięgi *Jenda-Vesla* albo Zebranie punktow naycelnieyſzych Mędrcow Religii, przez dawnieyſzego *Zoroaſta* ogłoſzoney, a przez nowego *Zoroaſta* wprowadzoney za czaſow *Dariuſza* czyli *Dara* Syna *Hyſtaſpy*, ktora podzielona ieſt na 100 Części, Drzwiami czyli Bramami nazwane ; Owoż co ieſt w Artykule ſiodmym mow : AHUNAVAR y ASHIM VUHU, *kiedy kto kicha.* Nie czekano tedy w kraiach wſchodnich na Epokę choroby roku 591. dla oſwiadczenia

przychylnego życzenia kichaiącym. U Grekow nadewſzyſtko widzieć można częſte o tym zwyczaiu wſpomnienia. Pierwſzy z Dzieiopiſow tego Narodu, ktory naypierwſzą o tym uczynił zmiankę, ieſt podług mego zdania *Xenophon* w piſmie ſwoim o ſławnym powrocie dziesięciu tyſięcy Grekow, w ktorym tenże Dzieiopis tę nam zoſtawił okoliczność. *Gdy młody Cyrus, chcąc wykonać dzieło niebeſpieczne, zabawny był zachęceniem do odwagi Woyſko ſwoie, trafiło ſię w ten czas że ieden zakichał żołnierz, co za znak naypomyślnieyſzy poczytane było od całego woyſka; y wſzyſcy przytomni zkwapliwie mu rzekli, niech ćię Bog ſpomaga. Przydaie y to Xenophon: że za rozkazem Cyruſa pokłony oddano Boſtwu na podziękowanie za dobre rokowania ktore tym kichnieniem odbierało woyſko.*

Możnaby, zdaniem moim, przeſtać na tym dowodzie, ażeby być przekonanym, iż naſz zwyczay ſwoy wziął początek od naydawnieyſzey ſtarożytności. Lecz nie doſyć na tym żeśmy iego dowiedli początek, zobaczmy teraz na czym ſię zaſadzać może.

Znayduią ſię u Poganow dwie tego zwyczaiu przyczyny: Pierwſza ma w ſobie coś wyſokiego, ktore nas uczy, że naywiękſza część ſtarożytności przez uſzanowanie tylko

kichaiącym ſię kłaniała. Lecz dla łatwieyſzego zrozumienia, wiedzieć potrzeba, że ſtarodawni ludzie, głowę człowieka mieli za coś świętego, y Boſkiego, tak o tym powiada *Athereuſz* w Kſiędze II. Rozd. XXV. *Firmian* także mowi; *iż Bog głowę człowieka nad ciałem poſadził ażeby była Panſtwem y niby ſtolicą naywyżſzey władzy nad zwierzętami.* Galenus (*) nad wſzyſtkiemi człowieka członkami pierwſzeńſtwo głowie daie. *Plato* w Rozmowie ſwoiey pod tytułem: Timée, głowę *całym* nazywa *ciałem.* Na oſtatek ſtarodawni wſzyſcy głowę mieli za ſtolicę mądrości, ktora całym rządzi ciałem, y iako nayzacnieyſzey ciała części, należyty iey oddawali pokłoń; przez głowę y na ſwą głowę przyſięgali; widzemy w *Wirgiliuſzu* że takową Niſus czyni przyſięgę (**) *per caput hoc juro; per quod Pater ante ſolebat.*

Kiedy u Monarchow Jednowładnych Azyiſkich, rozkaz iaki znaczny od Nich odbieraią Poddani, płazem pod tronem padaiąc, rękę na ſwą kładą głowę, daiąc przez to znać, że nie tylko natychmiaſt ślepo ten wypełnią rozkaz, ale że ieſzcze ſą gotowi głowę utracić raczey, niż go nie wypełnić.

(*) w Traktacie ſwoim o tęgich chorobach.

(**) Æneid. w Kſiąſzce IX.

Z tego uſzanowania głowy ſtarożytnych, pochodzi, według zdania bardzo poważnych Dzieiopiſow, życzenia zwyczay y kłaniania ſię kichaiącym. A ponieważ ſtarodawni uważali że kichnienie od tey przednieyſzey pochodzi części ciała, ktora u nich w wielkim była poſzanowaniu, rozumieli ſię bydz obowiązani oſwiadczenia kichaiącym ſwoie uſzanowanie; y ta ieſt pierwſzą pobudką y przyczyną tego zwyczaiu.

Z czaſem do tey przyłączyła ſię druga pobudka o ktorey nas uwiadomia *Caſaubon*, ktory cytuiąc text *Athéneuſza*, powiada: że niektorzy ſtarodawni poczytawſzy kichnienie *za nieiaką chorobę*, przydali byli przez boiazń, pewny ſpoſob modlenia ſię, do życzenia w przod przez uſzanowanie wprowadzonego, y dla tey ći to przyczyny w takowey okoliczności mawiali: *Niech ćię Jowiſz zachowa!* iako y teraz poſpolſtwo ieſzcze mowi: *Niech cię Bog wſpomaga.*

Uważyć iednak tu nie zawadzi, iż ta boiażń ſtarodawnych wcale nie była gruntowna y inſzego nie miała fundamentu tylko nieumieiętność ich Lekarzow: Naśi zaś maią *kichnienie* za znak pożyteczny, y tak nam iego użyćie wyrażaią: *Skutek iego zwyczayny* (mowią:) *ieſt utrząśnienie w Mozgu ſprawić; umyśły pobudzać y ruchawość przymnażać humorow.* Jakoſz w rze-

czy ſamey, nikogo niemaſz, ktoryby z właſnego doſwiadczenia nie mogł pomiarkować że kichnienie oczyſzcza organy naſze, y wolnieyſze ſprawuie odetchnienie; A nadewſzyſtko powonieniu całą przywraca dotkliwość; albowiem ten zmyſł ieſt iakoby przytarty y przytępiony, kiedy rano obudzamy ſię; ale ſię ſtaie żywſzy y poniekąd oſtrzeyſzy przez kichnienie. Starodawni ktorzy tych wſzyſtkich nie czynili uwag, y tych wſzyſtkich nie uważali iego ſkutkow, zaſtanawiaiąc ſię na powierzchowności, uważali byli w kichnieniu nieiake tylko ſkrzywienie ſię, ktore im zdawało ſię bydź ſzkodliwe. Trzęśnienie ſię gwałtowne podług ich, zdawało grozić nieſzczęśliwemi ſkutkami, ktore rozumieli uprzedzać wzywaiąc Bogow na pomoc tym, ktorych zarażonych tym widzieli; y ſpodziewali ſię przez to, odwracać wſzyſtko co w tey gwałtowney chwili widzieć mogli nieſzczęſnego.

Ale iako nieumieiętność za ſobą poſpolicie pociąga zabobonność, a nadewſzyſtko w poſpolſtwie, rzecz ieſzcze godna uwagi względem kichnienia, ieſt, że ſtarodawni z niego wieſzczbę uczynili, ktorą za dobrą, lub złą mieli podług okoliczności.

Plutarkus mowi: że przed ſławną Ateńczykow przeciw *Xerxeſowi* bitwą, gdy *Themiſtokles* ofiary czynił na ſwoim Okręcie,

ieden z przytomnych na iego będący prawicy zakichnął; Wieſzczek na ten czas przytomny natychmiaſt zwycięſtwo rokował Grekom y zbićie Perſow.

To Wrożenie zaſadzało ſię na prożnych zabobonach ſtarożytnych ludzi, ktorzy (iako powiada *Euſtacheuſz* (*)) byli tego mniemania, *że kiedy kto zakichnął na ich lewicy, znak to był nieſzczęścia; a kiedy to ſtało ſię na ich prawicy pomyślnym było znakiem.* Powiada nam także S. *Auguſtyn*, że, z przyczyny tychże zabobonow, ſtarodawni ludzie kładli ſię znowu na ſwoie łożka, kiedy im ſię trafiało kichnąc pod czas obuwania ſię.

Tak wielkie zabobony albo raczey, tak podłe y nikczemne, nie bardzo zdobią ſtarożytnych Mężow; y dla tego wybaczyć nie mogę *Aryſtotelesowi*, iż umyślnie pytanie czynił dla dowiedzienia ſię: *Dla czego ieſt dobry znak kichać od południa do pułnocy, a złym znakiem mieć ten zły przypadek od pułnocy do południa.* Zdaie mi ſię, iż Filozof iaki był *Aryſtoteles*, powinienby był pożyteczniey użyć ſwego czaſu, niżeli na ſzukaniu takowych fraſzek; Nie przepuſzczę także *Plutarkowi*, iż mowił: *że czart So-*

(*) w ſwoiey Kśiąſzce wykładu Homera.

krateſa ktory tylu dręczył pracowitych próżniakow, nic inſzego nie był iako nadtchnieniem ktore Jemu prez kichnienie przychodziło.

Uczony Angielczyk *Pan Brown* umyślnie o tym mowę napiſał, ktora ſię znayduie w iego traktacie *o Błędach poſpolſtwa.* Tenże Autor uważa że zwyczay życzenia zdrowia kichaiącym *ieſt powſzechny u wſzyſtkich Narodow.* Jakoż, ieżeli dać potrzeba wiarę naypoważnieyſzym tym, ktorzy Kraie rożne obiechali, tak ſię znayduie ten zwyczay, w Afryce y w Jndyach, iako y w Europie. A X. *Tachard* nas upewnia, że w Kroleſtwie Siam w Azyi, nie opuſzczaią nigdy życzyć ſzczęśliwego y długiego żyćia wſzyſtkim tym, ktorzy kichaią.

Tym czaſem niektorzy utrzymuią, że powſzechnym nazwać ten zwyczay nie można, gdyż niektorym podlega Excepcyom, y w iedney nawet części Anglyi ; Ci, albowiem tegoż Narodu, ktorzy za granicą ſwoiey nie byli Wyſpy, dopuſzczaią innym kichać iakby tego nie poſtrzegali ; A ći tylko u nich ktorzy w cudzych byli Kraiach wprowadzaią tam z ſwey podruży tę poniekąd ludzkość.

Przeczytawſzy całą Pana *Browna* mowę, wielcem ſię dziwował, iżem nic w niey nie znałazł z zabobonow ieſzcze dotąd trwaią-

cych w Niemczech między pospolstwem; gdzie mocno wierzą y teraz, że gdy przytrafią się komu kichnąć pod czas iakiey rozmowy, z ktorey sobie iakiego życzy skutku, iest to znak pomyślności, y że rzecz pożądana zyiści się, co swym ięzykiem zowią *etwas beniesen*, to iest: wykichnąć rzecz iaką. W takowych też okolicznościach, Przytomni nigdy nie omieszkiwaią wielkiego y serdecznego winszowania czynić temu ktory tak szczęśliwie zakichnął; sam tego byłem swiadkiem, y wszelką nie raz miałem sposobność dochodzenia tych zabobonow na samym mieysću, pod czas mego po rożnych Niemieckich Prowincyach pomieszkania.

Nie omieszkywaią nigdy także zdrowia życzyć kichaiącym y w Polszce; gdzie wiara się pospolićie także daie powszechnemu zdaniu o Chorobie roku 591. ale żadnych nieuważałem zabobonow, ani podłości w tym oświadczeniu ludzkośći.

Z tych rożnych potwierdzonych Uwag wnosić można, że początek zwyczaiu życzenia Zdrowia lub kłaniania się Kichaiącym, żadnego niema związku z Kolędą. Chociaż te oba zwyczaie między nas nie były wprowadzone tylko przez naśladowanie starodawnych, to iest: Poganow. Ale też

y

y o oboygu mowić należy, że iako ſą teraz wyczyſzczone od wſzelkiey zabobonow myśli; ſą też chwalebnieyſze niż nagany godne, a przez to, nic nie zaſzkodźi ie zachować.

Ktorzy z moich Czytelnikow w tey mierze innych, procz tych odemnie ſpomnionych chcą ſię radzić Autorow, bądz to dla ſwey rozrywki lub dla nabycia o tym wiadomośći więkſzey, cytać mogą co X. *Strada* Jezuita *w ſwoim pięknym traktaćie o kichaniu* napiſał; w nim wykłada przyczynę dla ktorey ſię kichaiącym kłaniaią; Uznaie y dowodzi, że od poganow ten pochodzi zwyczay.

Marcin Schoochius o kichnieniu piſząc, powiada: że pochodzi od rozdrażnienia niżſzych Błonek nosdrzy; y na inſzym mieyſcu mowi: *Kichnienie pochodząc z głowy nie ieſt naganne, miłe mu czyniemy oſwiadczenie: Nie naśmiewayćie ſię z tey wytworności, gdyż od Aryſtotelesa pochodzi.*

Pewny Profeſor Kielſki, ktory także o zwyczaiu kłaniania ſię kichaiącym piſał, zgadza ſię w tym, iż ten ieſt zwyczay ieſzcze nam pozoſtały z Pogaństwa; ale też przyznaie że tak był zachowany u Zydow, iako u Grekow y Rzymian; a toli raczy on przepuſzczać Chrześcianom y nawet im tego

pozwala zwyczaiu, byleby tylko nie przydali do niego zabobonow iakich. Można iednak wierzyć bezpiecznie, iż obyczayność w tey mierze, bynaymniey nie będzie nadwerężona przez rozprawę tegoż Profesora; gdyż w teraznieyszym wieku obawiać się niepodobna, ażeby kto kłaniaiący się osobie kichaiącey, y Jey na ten czas iakie oswiadczaiąc przystoyne życzenia, miał y pomyślić o iakich zabobonach.

Chcąc wszelkiey unikać przykrośći y nie przerywać, przez odstąpienie, ktore na czas nie mały, zaprowadziłoby mnie było daleko, od przednieyszego odemnie na początku założonego celu; Z tey tedy przyczyny, umyśliłem na tym tu mieyscu mowić o iednym ieszcze zwyczaiu, z ktorego bardzo często złe przytrafiaią się przypadki, ktore codziennie w społecznośći uważaią się. A iako ten poniekąd zgadza się z pierwszym, tuszę, iż osoby ciekawe wiedzieć: *Dla czego za znak obyczaynośći y uszanowania poczytuie się, kiedy człowiek zdeymuie czapkę lub kapelusz przed inszą Osobę.* Mieć mi za złe nie będą kiedy tu o tym nieco powiem.

Zwyczay odkrywania głowy dla uczczenia innych, nie zawsze iako niektorzy podobno rozumieią był zachowany. *Markus Varro* y *Piliniusz* nas uczą, iż z początku nie na znak uszanowania osoby, gdy przed

Urzędnikami głowę odkrywano, *ale raczey to czyniono*, iak mowią dawni Autorowie, *dla ſtania ſię bardzo mocnym y zdrowym, y ażeby udawać y takim ſię pokazywać.* A Drugi (*) uważa w tey okoliczności, że tąk wielu przyzwyczaiło ſię było walecznych Mężow ſtarożytnych do nie nakrywania ſobie nigdy głowy, że iakiekolwiek bywały odmiany y niepogodne czaſy, nigdy nikt nie mogł do tego ich przywieść by ſobie kiedy głowę nakryli. Tacy byli *Juliuſz Cezar*, *Annibal*, a naybardzey *Maſſiniſſe*, ktory do wielkiey przyſzedł ſtarości, acz nigdy nie nakrywał głowy, ani ſię ochraniał od wody, wiatrow, śniegow, ſłońca. Toż ſamo o *Adrianie* y *Seweriuſzu* Ceſarzach powiadaią (**). Można y do tych, inſzy świżſzy y dobrze wyiadomy przydać przykład: to ieſt: o Karolu XII. Krolu Szweckim, ktory nie tylko chodził aż do śmierci w tych ſamych butach ktore wzuł wyieżdzaiąc z Stokolmu niewyzuwſzy ich nigdy, ani we dnie ani w nocy; ale też głowy nigdy nie nakrył: tak dalece, że ſpiąc iednego dnia w Benderze na podłey Kanapie y głowę

(*) P. Meſſie du Verdier.

(**) w Kſiąſzce pod tytułem: Alexander od Alexandra dziennika, Kſięga 2. Rozd. 19.

podług swego zwyczaiu nie nakrywszy, pewny z iego Oficyerow włożył mu czapkę: obudziwszy się Monarcha daleko ią od siebie rzucił y mocno za to, na tego gniewał się Oficyera. Możnaby przedłużyć ten Rozdział niezliczonemi przykładami, ktore iednak rzeczy by lepiey nie dowiodły. Zaczym uważmy teraz: od ktorego tedy czasu, zwyczay odkrywania głowy w obecności iakiey poważney osoby zaczął bydź znakiem uszanowania y poniżenia się. Oto co nam o tym donosi Plutarkus w swoich wątpliwych pytaniach: Ten zwyczay ztąd pochodzi, że u starożytnych, ten ktory Bogom ofiarę czynił, głowę miał nakrytą, czapką poświęconą, y że na ten czas Monarchom y Panom zdało się, iż dla użycia obyczayności y uczczenia Ofiarodawcy przystało, ażeby odkrywali przed nim głowę, z przyczyny iego godności; y ażeby też nie zdawało się, że pod czas odprawienia iego przezacney funkcyi, chcą się z nim rownać, a bardziey ieszcze z Bogami, nie swiadcząc uszanowania ich Ofiarodawcy.

Tenże sam Autor przydaie, iż iako starożytni pospolicie, z nienakrytą zwykli po ulicach chodzić głową; tak y ten był zwyczay, że kiedy człowiek swego napodkał nieprzyiaciela lub kogo inszego ktory mu

ſię niepodobał, tedy głowę przechodząc koło niego nakrywał; zkąd z przyczyn całych tych przeciwnych ſtało ſię potym, iż oſądzono za rzecz przyzwoitą y wcale uczciwą odkrywać głowę przed Monarchą, ſtarſzemi y przyiaciołami, a tak nie znacznie wzmogł ſię ten zwyczay.

Jakoż, nie można w rzeczy ſamey, żywſzego dać komu dowodu naſzego ku niemu uſzanowania, albo powziętey przyiaźni, iako przez baczność odkrywania głowy w Jego obecności. *Galiot de Nargny* (*) mniema, *iż odkrywać głowę przez uſzanowania, ieſt to dać do zrozumienia, że odkrywaiąc część nayprzednieyſzą y naygodnieyſzą ciała, ofiaruie ſię y poddaie ſię niby człowiek pod moc tego, ktoremu ſię kłania, uznaiąc ſię być niżſzym y od niego podleyſzym. Ludwik Célie* toż ſamo myśli, kiedy mowi: *że, iako głowa nayprzednieyſzy ieſt ze wſzyſtkich innych członkow, ktoremu wſzyſtkie inne ſą poſłuſzne y na iego ſłużą obronę, znakiem ieſt uſzanowania kiedy ieſt upokorzony y odkryty* (**).

(*) w ſwoiey o człowieku Kſiędze.
(**) Kſięga II. o wyborności człowieka.

Uwaga ktora mi zapewne ieſt oſobliwſzą, to ieſt: że aczkolwiek bydz może wyborność człowieka y głowy iego, wzgląd ktory innym oſwiadczamy odkrywaiąc głowę w ich obecności, ieſt zaiſte rzeczą bardzo naprzykrzoną być przymuſzonym zdeymować uſtawicznie y kłaść kapeluſz lub czapkę. Dalekoby lepiey było, gdyby zamiaſt tego oſwiadczenia niewygodnego y częſto przykrego używanego w Europie, żeby mowię, chciano przyzwyczaiać ſię oſwiadczać ſobie ludzkości przez pokłoń lub znak ręki, podług zwyczaiu wſchodnich Narodow, bez odkrycia głowy.

DISSERTATION
ſur
L'origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent (*).

Quelques perſonnes penſent que l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent, eſt une ſuite de celui des *étrênes*. Cette conjecture eſt fondée ſans doute ſur la conformité des vœux & des ſouhaits qui accompagnent or-

(*) Nous attendons de la même main une *diſſertation ſur l'origine des étrênes.*

dinairement chacun de ces deux usages. Nous verrons plus bas, si cette opinion a quelques motifs satisfesants : commençons à établir la matiére que nous nous proposons de traiter.

Il n'est personne qui ne connaisse par expérience cet usage universel des vœux & des souhaits qui se font parmi le commun du peuple, pour la conservation de ceux qui *éternuent*. On dit dans cette occasion : *Dieu vous aide ! Dieu vous assiste* ! Il est vrai qu' entre les gens polis on se contente de saluer celui qui éternue, sans ajouter ni vœux ni souhaits ; mais cela revient au même.

On recherche sur quoi cet usage peut être fondé : il est certain que parmi le peuple, il n'est personne qui y trouve la moindre ombre de paganisme, ou qui en ait seulement le soupçon : & le petit nombre de ces savants qui croient tout connaître, & *à qui rien n'échape*, s'accordent assez à y donner une origine tout-à-fait chrétienne.

On croit communément que cette coutume ne remonte pas plus haut qu'à l'an 591 de J.C. & qu'elle a commencé sous le pontificat de *Grégoire premier*, à l'occasion d'une maladie épidémique qui régna en ce tems en Italie, qui consistait dans un éternue-

ment ſi violent, que beaucoup de monde en mourut. D'autres fixent cette époque à l'an 619 de J. C. *Pierre Meſſie* gentil-homme Eſpagnol (*), & *Duverdier* diſent que ceux qui étaient attaqués de cette fâcheuſe maladie, *éternuaient juſqu'à extinction de vie*, & que c'eſt cette maladie ſi extraordinaire, puiſqu'*elle feſait mourir ceux à qui il ſurvenait un éternuement*, qui a donné lieu à l'uſage dont nous recherchons ici l'origine.

On cite des Auteurs qui rapportent ce fait ; & entre autres *Sigonius*, dont on veut qu'en matiére d'antiquités, le ſuffrage ſoit reſpectable. Ce qui peut avoir accrédité beaucoup cette opinion, c'eſt ſans doute la probabilité des faits. La maladie en queſtion, une fois ſuppoſée, on a vu que rien n'était plus naturel, que de dire à ceux qui étaient attaqués de ce funeſte ſymptôme, *Dieu vous aſſiſte! Dieu vous conſerve*! & la vraiſemblance a bientôt fait débiter cette pieuſe fable par des écrivains faciles à perſuader.

Malgré toute la déférence due à *Sigonius*, & aux autres Auteurs que j'ai cités, je crois

(*) Dans ſon livre intitulé : Diverſes leçons de P. Meſſie Gentilhomme de Séville, traduit par Claude Gruget.

qu'on peut regarder comme fort - ſuſpecte cette maladie qui emportait en peu de tems ceux qui éternuaient. Rien à mon avis ne ſent plus la fable ; & je regarde tout ce qui en a été écrit, comme une tradition erronée qui a fait chemin parmi le peuple, & qui s'eſt accréditée ſans beaucoup de fondement. Mais admettons, puiſqu'on le veut, cette maladie ſinguliére, ſur laquelle je ne prétends diſputer avec perſonne ; je me retranche du-moins à dire qu'elle n'eſt pas, ni ne ſaurait être l'origine primitive des ſouhaits que l'on fait en faveur de ceux qui éternuent. C'eſt ce qu'on ne poura me conteſter, ſi je démontre que ces ſouhaits ſont d'une datte bien plus reculée que celle qu'on aſſigne à la maladie dont parlent les Auteurs que je combats. Or l'antiquité de cette date, je la fonde ſur le témoignage de pluſieurs Auteurs, un peu plus reſpectables que *Sigonius*.

Avant d'entrer dans le détail de mes preuves, qu'on me permette d'obſerver ici, que la fable de l'éternuement mortel, n'eſt peut-être qu'un réchauffé indigeſte des erreurs du *Talmud*. En effet, ſelon le P. Calmet, les Hébreux avaient coutume de dire à ceux qui éternuaient : CHAIM (je ſouhaite que vous viviez) ; &, ce qui eſt

digne de remarque, les Rabins Auteurs du *Talmud*, font mention d'une tradition assez semblable à celle des Chrétiens, & qui quoique plus ancienne, n'est guére moins fabuleuse. Ils disent donc, que *dès le commencement du monde, l'éternuement fut chez les hommes un signe de mort ; jusqu'à ce que JACOB eut obtenu de Dieu la cessation de ce fléau.* Voilà comment ils rendent compte de la coutume *de saluer ceux qui éternuent.* La fausseté est ici d'autant plus évidente, qu' indépendament de ce que l'Ecriture ne nous dit rien de semblable, ou qui en approche, on voit au premier coup d'œil, que si *Jacob* avait eu assez de crédit pour obtenir de Dieu, que l'éternuement ne fût plus un signe de mort, comme auparavant, l'éternuement devenant alors inutile, il eût cessé ; puisque la chose représentée n'aurait plus existé, le signe représentatif de cette chose devait cesser avec elle.

Le moyen le plus sûr de trouver une origine précise de cette coutume, c'est de la chercher dans le paganisme. On trouve ces souhaits de tems immémorial chez les païens ; & les Auteurs de l'antiquité en font fréquemment mention. Apulée en parle au neuviéme livre de son Ane d'or: c'est dans *l'histoire de la meûniére*, où l'Auteur

dit : “ Le mari qui était à table vis-a-vis “ de sa femme, entendant le bruit qui “ partait de dessous la cage, qui était der- “ riére elle, & pensant que c’était elle qui “ éternuait, la salue la premiére fois, en “ disant ce qui se dit en pareille occasion „ : sur quoi le savant traducteur fait dans ses notes, la remarque suivante. “ On voit “ par ce passage, & par plusieurs autres des “ anciens, que c’était la coutume de saluer “ ceux qui éternuaient, en leur disant : “ *Jupiter vous assiste !* ou *les Dieux vous* “ *favorisent !* comme il se pratique encore “ aujourd’hui. Non seulement ceux qui “ entendaient éternuer, fesaient ces souhaits “ favorables ; mais chacun avait aussi cou- “ tume de les faire pour lui-même, lors- “ qu’il avait éternué. C’est ce qui est “ prouvé par une ancienne épigramme gré- “ que de l’anthologie (*), fort outrée, contre “ un homme qui avait le nez extrêmement “ grand. Le sens de cette épigramme est, “ que cet homme ne se disait pas, *Jupiter* “ *m’assiste*, quand il éternuait, parce que “ son nez était si grand, & si éloigné de ses “ oreilles, qu’il ne s’entendait pas éternuer.

(*) Ep. XI. du XII. ch p. la priére était, SEU BOSON, *Jupiter sauve-moi.*

Pline éléve précisément la question dans le problême, *cur sternutantes salutamus?* pourquoi saluons-nous ceux qui éternuent? & en traitant ce sujet, Pline dit que *Tibére* ne manquait jamais à ce devoir envers les autres; & qu'il voulait aussi qu'on fût exact à le remplir envers lui: cela était juste.

Un voyageur qui dans une relation anonyme nous a donné une description assez circonstanciée de l'Afrique, dit qu'en tel cas, on fait bien plus d'honneur à l'Empereur du Monotapa. Dès qu'il éternue, toute sa Cour se répand en cris de joie, qui sont rendus comme en écho dans la capitale.

Veut-on une preuve plus forte de l'antiquité de l'usage dont nous traitons? on la trouvera dans le *Sad-der.* Ce livre qui contient un abrégé ou extrait du *Zenda-vesta,* ou la rédaction des principaux points de la religion des Mages, annoncée par l'ancien Zoroastre, & rétablie par le nouveau, du tems de *Darius,* ou Dara fils *d'Hystaspe,* est divisé en 100 articles que l'on appéle *portes.* Voici ce qu'on lit à l'article ou porte 7: dis, AHUNAVAR, & ASHIM VAHU, *quand quelqu'un éternue.* On n'a donc pas attendu dans l'Orient, pour faire des vœux en faveur de ceux qui éternuent, l'époque

de la maladie de 591. Mais c'eſt ſur-tout chez les Grecs, qu'on voit une mention fréquente de cet uſage.

Celui des Auteurs de cette nation, qui en a parlé le premier, c'eſt, à mon avis, *Xénophon*, dans ſon ouvrage de la fameuſe *retraite des dix mille*, où cet hiſtorien nous a conſervé cette circonſtance. *Cyrus le jeune, ſur le point d'exécuter une action périlleuſe, était occupé à donner du courage à ſes troupes : il arriva alors qu'un ſoldat éternua, ce qui parut à l'armée d'un heureux préſage : les aſſiſtants lui dirent alors avec empreſſement : Dieu vous aide ! Xénophon ajoute que, par ordre de Cyrus, on adora la divinité, pour le bon augure qu'on en recevait.*

On peut, ce me ſemble, ſe contenter de ce paſſage de Xénophon, pour demeurer perſuadé que l'origine de notre coutume eſt de l'antiquité la plus reculée. Mais ce n'eſt pas aſſez d'en avoir conſtaté l'origine ; voyons ſur quoi elle peut être fondée.

On trouve chez les Païens deux motifs de cette coutume : un premier qui paraît n'avoir rien que de relevé, & qui nous apprend que la plupart des anciens ne saluaient ceux qui éternuaient, que par reſpect : & pour le comprendre, il faut ſavoir que les

anciens regardaient la tête de l'homme, comme quelque chose de sacré & de divin ; c'est ainsi qu'en parle *Athénée* liv. II. c. 25. Firmian dit, que *Dieu a placé la tête de l'homme au-dessus du corps, afin qu'en elle fût l'empire & le gouvernement des bêtes. Galien* (*) donne à la tête sur tous les membres de l'homme la principauté. *Platon*, dans son dialoge intitulé *Timée*, appéle la tête, *tout le corps*. Enfin, tous les anciens regardaient la tête comme le siége de la sagesse, qui gouverne tout le corps ; &, comme au plus beau de tous les membres, ils lui rendaient un homage entier. Ils juraient par la tête, ou sur leur tête ; nous voyons que Nisus dans *Virgile* fait un serment de cette nature (**):

Per caput hoc juro ; per quod pater ante solebat.

Chez les princes despotiques d'Asie, quand leurs sujets reçoivent d'eux quelque ordre important, ils mettent la main sur la tête, en se prosternant au piés du trône ; & cela pour marquer non seulement qu'ils vant obéir aveuglément ; mais encore qu'ils sont prêts à perdre la tête, plutôt que de désobéir.

(*) Traité des malad. aig.
(**) Æneid. L. IX.

De ce respect des anciens pour la tête, est venue, selon plusieurs Ecrivains très-respectables, la coutume de saluer ceux qui éternuent : parce que les anciens remarquant que l'éternuement venait de cette partie du corps, ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de faire homage à ceux qui éternuaient. Voilà le premier motif qu'on trouve de cet usage.

Dans la suite des tems, à ce premier motif s'en trouva joint un autre, dont nous instruit *Casaubon*, qui sur le passage *d'Athénée*, que quelques anciens ayant regardé l'éternuement *comme une maladie*, ils avaient ajouté, par crainte, une formule de priéres au salut introduit d'abord par respect : c'est pourquoi ils disaient à cette occasion : Jupiter vous conserve! comme le petit peuple dit encore aujourd'hui, Dieu vous assiste !

Nous remarquerons cependant que cette crainte des anciens était mal fondée, & n'avait pour principe, qu'un défaut de connaissances de la part des médecins. Ceux de notre tems regardent *l'éternuement* comme un symptôme avantageux, & ils nous en marquent l'usage: *son effet ordinaire*, disent ils, *est de donner des secousses au cerveau, d'exciter les esprits, & d'augmenter le mouvement des humeurs.* Il n'est en effet personne qui par sa propre expérience, ne soit

en état de reconnaître que l'éternuement nous débouche les organes, & nous fait respirer avec plus de facilité, & sur-tout qu'il rend à l'odorat toute sa sensibilité : ce sens se trouve comme émoussé le matin quand on s'éveille ; mais il devient plus vif, & s'aiguise en quelque maniére par l'éternuement. Les anciens qui n'avaient pas fait toutes ces réflexions, & remarqué tous ces usages, & qui s'étaient arrêtés aux apparences, avaient trouvé dans l'éternuement, une sorte de convulsion qui leur paraissait dangereuse ; selon leur idée, cette secousse violente semblait menacer de quelque suite fâcheuse, qu'ils croyoient devoir prévenir en implorant les dieux en faveur de ceux qu'ils en voyoient attaqués ; & ils espéraient de détourner par-là, ce qu'il pourait y avoir de sinistre dans ce mouvement convulsif.

Mais comme l'ignorance traîne ordinairement à sa suite la superstition, & sur-tout dans le peuple, il faut encore remarquer sur le chapitre de l'éternuement, que les anciens en avaient fait un présage, qu'ils regardaient comme *bon*, ou comme *mauvais*, selon les circonstances.

Plutarque nous apprend qu'avant la fameuse bataille des Athéniens contre *Xercés*, *Thémistocle* sacrifiant sur son vaisseau, & un

des

des aſſiſtants ayant éternué *à ſa droite*, l'augure quiétait préſent, prédit à l'inſtant la victoire des Grecs, & la défaite des Perſes.

Cette prédiction était appuyée ſur la vaine ſuperſtition des anciens, qui, au rapport *d'Euſtache* (*), avaient pour opinion, que *quand quelqu'un éternuait à leur gauche, c'était un ſigne malheureux ; & que ſi cela arrivait à leur droite, c'était un ſigne favorable.* S. *Auguſtin* nous apprend auſſi que, par cette même raiſon de ſuperſtition, les anciens ſe remettaient au lit, quand il leur arrivait *d'éternuer en ſe chauſſant.*

Une ſuperſtition de cette force, ou pour mieux dire, de cette faibleſſe, ne fait guére d'honneur à MM. les anciens; auſſi je ne ſaurais paſſer à *Ariſtote*, d'avoir fait une queſtion expreſſe à l'effet de ſavoir, *pourquoi il eſt d'un bon augure d'éternuer depuis midi juſqu'à minuit, & d'un mauvais augure d'avoir le même accident depuis minuit juſqu'à midi.* Il ſemble qu'un philoſophe tel qu' *Ariſtote*, aurait pu employer ſon tems plus utilement qu' à la recherche de telles miſéres. Je ne paſſerai pas non plus à Plutarque d'avoir dit, *que le démon de Socrate*, qui a tourmenté tant de laborieux

(*) Euſtache comment. ſur Homére.

fainéants, *n'était autre chose qu'une inspiration qui lui venait par l'éternuement.*

M. Brown, savant Anglais, a composé sur cette matiére un discours exprès, qui se trouve dans son *traité*, ou *essai sur les erreurs populaires.* Cet Auteur remarque que l'usage de saluer ceux qui éternuent, est *universel* ; en effet, si on en croit aux plus respectables des voyageurs, on trouve cet usage en Afrique, aux Indes, tout comme en Europe. Et le P. *Tachard* nous assure que dans le royaume de Siam, en Asie, on ne manque pas de souhaiter une longue & heureuse vie à tous ceux qui éternuent.

Cependant il est des personnes qui soutiennent que quand on donne cet usage pour *universel*, la thése soufre quelques exceptions ; & même à l'égard d'une partie des Anglais. Ceux de cette nation, qui n'ont pas voyagé hors de leur île, laissent, dit-on, éternuer les gens, sans s'en appercevoir : mais ceux qui ont été dans les pays étrangers, rapportent ordinairement de leurs voyages cette petite civilité.

En parcourant le discours de M. *Brown*, j'ai été surpris de n'y rien trouver d'une superstition encore en usage parmi le peuple d'Allemagne. Le vulgaire y est encore dans la persuasion que l'éternuement venant à propos de quelque discours dont ils souhaitent

l'accompliſſement, eſt un augure favorable, & comme un ſigne que la choſe ſouhaitée arrivera. C'eſt ce qu'ils appélent dans leur langue, *etwas beniesſen*, *éternuer quelque choſe*. Les aſſiſtans ne manquent jamais, dans ces occaſions, de faire de grands & affectueux compliments de félicitation à celui qui a ſi heureuſement éternué. C'eſt ce que j'ai été pluſieurs fois à portée de vérifier ſur les lieux, pendant le ſéjour que j'ai fait dans différentes contrées de l'Allemagne.

En Pologne, on ne manque jamais à faire des vœux pour ceux qui éternuent: on y croit tout ſimplement à l'opinion commune de la maladie de 591 : mais je n'ai remarqué ni ſuperſtition ni foibleſſe mêlées à cette civilité.

On peut, ce me ſemble, conclure de ces diverſes réflexions & autorités, que l'origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent, n'a aucun rapport avec celle des étrênes; quoique l'une & l'autre de ces coutumes ne ſe ſoient introduites parmi nous, que par une imitation des anciens, & par conſéquent des païens. Mais on doit auſſi dire de toutes les deux, que comme elles ſe trouvent aujourd'hui dégagées de toute idée de ſuperſtition, elles ſont plus louables que mauvaiſes, & que rien n'empêche de les pratiquer.

Ceux de mes lecteurs qui voudront consulter, pour leur plaisir ou pour leur instruction, d'autres Ecrivains sur cette matiére, que ceux dont j'ai parlé, pouront se satisfaire avec le P. Strada Jésuite, qui a fait un joli *traité de l'éternuement ;* il y découvre la raison pour laquelle on salue ceux qui éternuent, & reconnaît que c'est une coutume venue des païens.

Martin Schoochius, qui a écrit de *l'éternuement*, prétend qu'il vient de l'irritation des membranes inférieures des narines : il dit en quelque part de son ouvrage : *l'éternuement qui vient de la tête, étant sans blâme, nous lui fesons un honnête accueil : ne vous moquez pas de cette subtilité ; elle est d'Aristote.*

Un Professeur de Kiel qui a aussi écrit sur la coutume de saluer ceux qui éternuent, convient que cette coutume est un reste du paganisme ; mais il avoue qu'elle était en usage chez les Juifs aussi bien que chez les Grecs & les Romains. Cependant il veut bien faire grace aux Chrétiens sur cela, & la leur permettre, pourvu qu'ils n'y mêlent point de superstition. Sur ce principe, on peut s'assurer que la politesse ne soufrira point de la décision de ce professeur ; car de nos jours il n'est pas à craindre que personne pense jamais à la superstition, en saluant

une perſonne qui éternuera, & en lui feſant alors quelque ſouhait honnête.

Pour éviter le déſagrément de m'interrompre par une digreſſion qui m'aurait fait perdre de vue, pour trop long-tems, l'objet principal que je m'étais propoſé, j'ai remis à la fin de mon ouvrage, à parler d'un uſage très-commun en Occident ; qui s'obſerve journellement dans la ſociété ; & qui me parait venir fort à propos à mon ſujet. J'en dirai donc ici quelque choſe ; & j'ai lieu de penſer qu'on ne ſera pas fâché de ſavoir *pourquoi on regarde comme une marque de politeſſe & de reſpect, qu'un homme ſe découvre devant un autre ?*

La coutume de ſe découvrir pour faire honneur à quelqu'un, n'a pas toujours été en uſage, comme bien des gens ſe l'imaginent peut-être. *Marc Varron* & *Pline* nous apprennent que ce ne fut pas d'abord par révérence que l'on ſe découvraît devant les magiſtrats ; *mais bien le feſait-on*, diſent d'anciens Ecrivains, *pour ſe faire robuſtes & ſains, & afin de paraître & ſe montrer tels.* Un Auteur (*) remarque à cette occaſion, que pluſieurs vaillants hommes de l'antiquité s'étaient tellement accoutumés

(*) Voyez P. Meſſie du Verdier &c.

à ne ſe couvrir jamais la tête, que, quelques fuſſent les intempéries des ſaiſons, on ne put les engager à ſe couvrir. Tels furent *Jules Céſar*, *Annibal*, & ſur-tout *Maſſiniſſe* qui parvint à une haute vieilleſſe ſans s'être jamais couvert *pour eau, pour vent, pour neige, ou pour ſoleil*. On dit la même choſe des Empereurs Adrien & Sévére (*); à quoi on peut ajouter un exemple moderne bien connu; je veux dire celui de Charles XII. Roi de Suéde, qui non ſeulement porta juſqu' à ſa mort les mêmes bottes qu'il avait chauſſées en partant de Stokolm, ſans les quitter ni le jour ni la nuit; mais ne ſe couvrit non plus jamais la tête: juſques-là que dormant un jour à Bender ſur un mauvais ſopha, la tête découverte, ſelon ſa coutume, & un de ſes officiers la lui ayant couverte d'un bonnet, le prince à ſon réveil le jeta bien loin, & ſe fâcha ſérieuſement. On pourait groſſir cet article par des citations nombreuſes: mais elles n'ajouteraient rien de plus.

Depuis quand donc la coutume de ſe découvrir la tête en préſence de quelqu'un, a-t-elle commencé à être une marque de reſpect & de ſoumiſſion? Voici ce que nous en apprend Plutarque en ſes problêmes.

(*) Vide Alex. ab Alex. Dier. gen. l. 2. c. 19.

Cette coutume vient de ce que chez les anciens, celui qui ſacrifiait aux Dieux, avait la tête couverte d'un bonnet ſacré ; & qu'il ſembla aux princes & ſeigneurs, que pour uſer de politeſſe, & faire honneur au Sacrificateur, il convenait qu'ils ſe découvriſſent devant lui, à cauſe de ſa dignité, & afin qu'il ne parût pas que dans le moment de ſes hautes fonctions, ils vouluſſent s'égaler à lui, encore moins s'égaler aux Dieux, en ne feſant pas honneur à leur Sacrificateur.

Le même Auteur ajoute que comme les anciens marchaient aſſez ordinairement dans les rues la tête découverte, c'était un uſage, quand un homme rencontrait ſon énemi, ou quelqu'un qui lui déplaiſait, qu'il ſe couvrît la tête pour paſſer devant lui. D'où il arriva, que par la raiſon des contraires, on penſa qu'il était convenable & décent qu'on ſe découvrît devant le Prince, les ſupérieurs, ou ſes amis, & qu' inſenſiblement l'uſage s'en établit.

En effet on ne peut donner une marque plus ſenſible du reſpect que l'on porte à quelqu'un, ou de l'amitié qu'on lui a vouée, que par l'attention que l'on a à ſe découvrir en ſa préſence. *Galiot de Nargny* (*) penſe

(*) En ſon liv. de l'homme.

que *ſe découvrir la tête pour faire honneur, c'eſt donner à entendre que découvrant la partie principale & le plus digne membre du corps, on s'offre & ſe met au pouvoir de celui qu'on ſalue, ſe reconnaiſſant ſon inférieur.*

Louis Célie penſe la même choſe, quand il dit que, *comme le Chef eſt le principal de tous les autres membres, auquel ceux-ci obéiſſent, & ſervent pour ſa défenſe, c'eſt un ſigne d'honneur quand il eſt humilié & découvert* (*).

Une réflexion qui ne m'eſt pas particuliére aſſurément, c'eſt que quoi qu'il puiſſe être *de l'excellence de l'homme & de ſon chef*, & de la déférence qu'on marque aux autres en ſe découvrant en leur préſence, c'eſt quelque choſe de bien fatiguant que d'être ſans ceſſe obligé d'ôter & remettre un chapeau, ou un bonnet. Il ferait beaucoup mieux qu'au-lieu des ſalutations incommodes pratiquées en Europe, on voulût s'accoutumer à ſe rendre des civilités, par une ſimple inclination, ou un geſte de la main, à la maniére des Orientaux, ſans ſe découvrir.

(*) Liv. II. de l'exc. de l'homme.



On a beau dire que nos connaiſſances ont été portées plus loin que celles des anciens ; que nous avons en hiſtoire, en phyſique, hiſtoire naturelle, aſtronomie &c. fait des découvertes importantes qu'ils ne ſoupçonnaient pas même. En avouant cet avantage que nous avons en effet ſur les anciens, on ne peut leur refuſer le mérite très-réel de l'invention. D'ailleurs leurs mœurs, leurs, uſages contiennent des choſes dont la connaiſſance nous eſt indiſpenſablement néceſſaire pour l'intelligence de leurs écrits : tout autant de raiſons de leur payer le juſte tribut d'eſtime & de reconnaiſſance qui leur eſt dû. Ce ne peut donc qu'être avec un avantage ſenſible, que l'on fouille dans les tréſors de l'antiquité, ainſi que le dit judicieuſement l'Auteur de la diſſertation qu'on vient de lire : les recherches de cette nature ſont toujours très-ſatisfeſantes.

Quant à l'objet de la diſſertation, il eſt plus intéreſſant qu'on ne le penſera peut-être d'abord. Quoique l'erreur attachée à l'opinion que l'on combat ici, ne ſoit pas de nature à occaſioner des ſuites fâcheuſes, il y a toujours de la gloire à rectifier les idées des perſonnes qui cherchent à s'inſtruire ; & nous penſons qu'on ſaura gré à l'Auteur des recherches qu'il a pris la peine de faire,

pour démontrer plus ſenſiblement qu'on ne l'avait encore fait, que *la coutume de ſaluer ceux qui éternuent, remonte beaucoup plus haut qu'à l'an 591 de l'Ere vulgaire.*

Nous ajouterons ici en faveur de cette vérité, un paſſage dont nous ſommes ſurpris que l'Auteur de la diſſertation n'ait pas eu connaiſſance: il eſt tiré de la ſatyre de *Pétrone:* c'eſt à l'endroit où il raconte que *Gyton* s'était caché ſous un lit, parce qu' *Aſcyltos* le cherchait accompagné d'un crieur public. " Comme il était ſuſpendu ſous ce " lit, & qu'il retenait ſon haleine, afin de " n'être pas découvert, il fut enfin contraint " d'éternuer, mais de telle force que le lit " en branla. *Eumolpe* l'ayant entendu, ſe " tourna du côté du lit & ſalua *Gyton ; ad* " *quem motum Eumolpus converſus, ſalvere Gytono jubet* ".

Le ſtyle de l'Auteur eſt ſimple, mais pur, & tel qu'il nous ſemble que doit être celui des écrits qui ont plus pour objet l'utile, que l'agréable.



On a dû expliquer les énigmes du mois dernier, ſavoir, la premiére par *le confeſſional,* la ſeconde par *la lettre I.* la troiſiéme par *la plume,* la derniére par la *bar-*

que. Le mot du logogriphe eſt *odieux*, dans lequel on trouve *ôde*, *ô* interjection, *Dieux*, *je pronom*, *Deux*, *ou*, *oie*, *jeux*, *j'eus* verbe, *ieux*, *io*, *Dieu* &c.



ENIGMES.

On demande qui eſt celui

Qui, de ſon propre ſang exécrable bourreau,
Des humains, d'un ſeul coup, mit le quart au tombeau.

M. BORCH.



ENIGME.

Dès le moment de ma naiſſance
Je pris ma forme & ma grandeur;
Et je n'eus pas plus de groſſeur
A vingt ans, que dans mon enfance.
De même que tous les humains
Je connais la terre pour mére:
Nul ne peut ſe dire mon pére.
Je n'ai ni bras, ni piés, ni mains.
Je ſuis ſans yeux, ſans nez, ſans bouche,
Même ſans aucun ſentiment.
Pour tant je réſonne hardiment
Tout auſſitôt que l'on me touche.
Ma voix éclate aſſez ſouvent;

De loin je peux la faire entendre:
Pour cet effet, elle fait prendre
La même route que le vent,
Et avec la même viteſſe.
Je diſtribue confuſément,
A ceux-ci du contentement,
Et à ceux-là de la triſteſſe.
Moi ſeule, par un heureux ſort,
J'habite chez un grand Monarque;
Je n'appréhende point la parque,
Et je ſuis utile à la mort.

Th. K.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

LOGOGRIPHE.

Je ſuis un meuble de ménage,
Qui te ſert à plus d'un uſage:
Mais ſi-tôt que je ſuis percé,
De moi l'on ne tient aucun compte;
Et du prodigue alors, pour augmenter ſa honte,
On dit qu'il eſt moi tout craché.
Neufs piés forment mon tout; tourne-les à ton gré,
Tu trouveras d'abord un Dieu champêtre,
Enflant ſa flûte au pié d'un hêtre;
Le nom de ce manan qui chaſſe devant ſoi
Animal peu priſé, mais de fort bon aloi.
Je t'offre auſſi le nom de l'animal lui-même,
Lorſque l'on meurt de faim, l'aliment que l'on aime,

Dont on uſe toujours, ſans jamais s'en laſſer ;
Ce qu'un boiteux voudrait chérement acheter.
Plus une dignité de grand relief en France ;
Ce que poſſéde un homme au ſein de l'indigence ;
En muſique un ton fort commun.
Mais je finis, lecteur, de peur d'être importun.

MICHEL BORCH.

COMPLIMENT
fait à un Protecteur, AU NOUVEL AN.

L'année eſt écoulée, une autre année la ſuit ;
Le tems édifie & détruit ;
Tout eſt ſoumis à la puiſſance
De ce tyran inconſtant & léger :
J'oſe pourtant le défier
De prendre jamais rien ſur ma reconnaiſſance.

O. M.

FABLES EN QUATRAINS.

Le crocodile noble & de race hautaine,
Vantait de ſa maiſon les titres anciens ;
Pour moi, dit le Renard, j'ai beaucoup plus de peine
A ſavoir où j'irai, qu'à ſavoir d'où je viens.

Une vache raillait, avec peu de juſtice,
Un bœuf qu' à la charue elle voyait tirer:
Mais comme on la menait, un jour, au ſacrifice,
Adieu, lui dit le bœuf, je m'en vais labourer.

Pour ſon époux mourant, une femme éperdue,
Veut mourir; la mort vient, & la femme pâlit:
C'eſt pour lui, non pour moi, que vous étes venue,
Lui dit elle, en tremblant; le voilà dans ſon lit.

Un loup querellait un agneau
Qui ne ſavait pas troubler l'eau;
A tous coups l'injuſte puiſſance
Opprime la faible innocence.

WIERSZE
Z OKOLICZNOSCI NARODZIN JWJMCI PANA JANA ZAMOYSKIEGO. PRZEZ JMCI P. M.

Dnia pewnego trudami y pracą znurzony,
Spoczynku zażywałem na piekney morawie,
Kwiateczkami uſłaney, miłym ſnem zmorzony,
Gdzie ſtrumyk czyſty, płynął po zieloney trawie,

Gdym uyrzał we ſnie obłok znagła otworzony,
Zkąd wyſzły piękne iaſny woz ciągnące pawie
Ktory wraz zlekka od nich był ku mnie ſpuſzczony
W nim mąż ſwiętny na złotem tkaney ſiedział ławie,
Poważny y ſędziwym wiekiem ozdobiony,
Jego zaraz poznałem po iego poſtawie
Geniuſza ktoremu naſz kray wydzielony
By go maiąc w opiece utrzymywał w ſławie,
Że ſię ku mnie weſoło zbliżył zadziwiony,
Dla czego tak radoſną pytam go ciekawie
Maſz poſtać, gdy Kray w troſkach teraz zanurzony?
Niedziw ſię temu Synu odpowie łaſkawie,
Ktoż oyczyznie przychylny nie rozweſelony
Gdy ſię wſzelkie nieſzczęścia kraiu kończą prawie,
Czego ieſt pewną Wrożką Zamoyſki zrodzony
Z Matki Jagielonſkiego plemienia w Warſzawie
Cnego Jana potomek z Jędrzeia ſpłodzony:
Te dwa imiona noſząc oboch zrowna w ſławie
A herbowną Jelitą będąc uzbroiony
Swą oyczyznę wyzwoli, pognębi bezprawie,
Czemu niech krai weſelem będzie napełniony
Niech Boga błaga by był pomocny tey ſprawie.
To wyrzekł, iam ſię ocknął, teraz obudzony,
Co mi ze ſnem znikneło widzę iuż na iawie.

Onufry Morski.



TRADUCTION
de
LA PIECE CI-DESSUS.

L'autre jour, fatigué & las, & forcé par la laſſitude, à me repoſer ſur un beau gazon ſemé de fleurs ; & déja ſommeillant auprès d'un ruiſſeau qui coulait au travers de la prairie, j'apperçus dans mon ſommeil, une nuée qui s'ouvrit ſubitement, & d'où ſortirent deux paons attelés à un char éclatant, que ces aiſeaux de Junon ſemblaient tirer légérement. Un homme brillant de lumiére, y était aſſis ſur un ſiége tiſſu d'or ; ſon air était grave, & ſon âge avancé : je le reconnus à ſon maintien, pour le génie tuléraire de ma nation, chargé de la protéger, & de la maintenir dans ſa gloire. Le voyant s'approcher de moi d'un air joyeux, je lui demandai avec ſurpriſe, la cauſe de cette gaieté, dans un tems où ce pays eſt plongé dans l'affliction. « Ne t'étonne point, mon « fils, me répondit-il ! quel cœur animé & « pénétré de l'amour de la patrie, ne s'ou- « vrirait pas à la joie, quand les malheurs « de cette chére patrie ſont prêts à finir ! « j'en ai un PRESAGE CERTAIN : il vient « de naître un fils dans la Maiſon de ZA- « MOYSKI. Cet aimable enfant d'une

MERE

« MERE DU SANG DE JAGELLON, nous
« rendra *Jean* ſon illuſtre oncle, *André* ſon
« aïeul. Ces deux noms qu'il porte, il en
« égalera la ſplendeur. Les fléches qui
« au nombre de trois forment le fond de ſes
« armes, marquent que par les fléches de
« la vertu il abatra & détruira les vices.
« Ainſi, que la nation entiére s'abandonne
« ſans crainte à des tranſports légitimes !
« qu'elle ne ceſſe d'invoquer le Tout-puiſ-
« ſant ſon ſeul ſoutien ! »

A ces mots, je m'éveillai, & je remarquai que ce ſonge myſtérieux était heureuſement réaliſé.

❁ ❁ ❁

On trouve dans cette piéce une imagination vive, riche, brillante : les images en ſont nobles & juſtes, les deſcriptions pompeuſes. C'eſt ce qu' exige des Auteurs Boileau dans ſon art poétique.

Soyez vif & preſſé dans vos narrations ;
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

Le tour qu' a pris ici l'Auteur, eſt ingénieux & adroit. Tous les vrais Polonais doivent être touchés en liſant les noms

de ces grands hommes que la famille ZAMOYSKI a en divers tems donnés à la nation. L'auguſte rejeton de cette famille qui a ſi bien mérité de ſes compatriotes, eſt donc pour cette même nation un préſent du ciel, qui doit être cher à ſon cœur. Il héritera des vertus patriotiques de ſes illuſtres aïeux; il ſera ſemblable aux reſpectables Auteurs de ſes jours; il fera le bonheur de ſon pays.





ARTICLE SECOND.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DESCRIPTION DES VILLES DE BERLIN & POTZDAM, *&* *de tout ce qu'elles contiennent de plus remarquable : ouvrage traduit de l'Allemand avec privilége de* S. M. L. R. de PRUSSE, & de S. A. E. L. E. de SAXE : *à* BERLIN *chez* FREDERIC NICOLAI *Libraire ſous les arcades* 1769. *&* *ſe trouve à Varſovie chez Michel Grœll.*

On lit dans l'avertiſſement mis en tête de cet ouvrage, qu'il *a été principalement compoſé pour l'utilité des étrangers.* Le but qu'on s'eſt propoſé nous paraît parfaitement rempli : on n'a oublié dans cette deſcription aucun des articles néceſſaires, utiles, curieux & agréables, qui peuvent concourir à la ſatisfaction des étrangers qui déſireront connaître non ſeulement en gros les deux villes ci-deſſus, mais encore les reſſources que chacune d'elles offre relativement aux arts, ſciences, commerce, agréments & commo-

dités. On pourait être ſurpris que Berlin & Potzdam ſoient aujourd'hui embellis au point que nous les préſente la deſcription que nous annonçons, ſi on ne connaiſſait la force & les reſſources du génie actif, profond, ſublime du GLORIEUX MONARQUE qui donne des lois au Brandebourg. Auſſi quelque riche & abondant que ſoit le tableau dont on trouve ici une faible eſquiſſe, il ne ſurprendra aucun de ceux qui ſavent que S. M. P. réunit, dans un degré éminent, aux talents ſupérieurs dans le militaire & le politique, toutes les connaiſſances littéraires & ſcientifiques.

Mais, pourquoi cet éloge? il n'en a pas beſoin:
Les doctes Filles de mémoire
Prendront pour lui le même ſoin,
Qu'il prend chaque jour pour leur gloire.

****

LETTRES DE MILORD RODEX, *pour ſervir à l'hiſtoire du* 18. *ſiécle. Ætas parentum, pejor avis, tulit nos nequiores; mox daturos progeniem vitioſiorem: Hor. od.* 6. *l.* 3.

C'eſt ici un roman dans le goût de tant d'autres: l'Auteur s'eſt propoſé, à ce qu'il dit, de mettre la vertu dans un beau jour; mais il lui a donné pour pendants des ta-

bleaux du vice trop attrayants. Ceux-ci pouraient bien fixer par préférence les ieux & le cœur d'un grand nombre de lecteurs: inconvénient fâcheux sans doute pour les mœurs, mais presque inséparable des ouvrages de cette nature. Ils nous rappélent la mal-adresse de ce prédicateur, qui dans un sermon de la Madeleine, para avec un soin si recherché; l'appartement mondain de cette illustre pénitente, qu'aucun de ses auditeurs ne fut d'humeur à le quitter pour aller à la *sainte baume*. Nous ne dirons donc rien du fond, ni des accessoires de ce roman en forme de lettres. Mais nous croyons pouvoir sans risque présenter à nos lecteurs l'extrait de la seconde lettre (*), où l'on trouve ce qui suit.

" Un homme singulier a paru ; il a dit : " les français n'ont pas de musique ; ils " croient avoir des opéra, & il n'en ont " pas. On l'a cru : & sur sa parole, tout " tout le monde s'est élevé contre la musi- " que française. Chacun revenant sur les " louanges données pendant un siécle & " demi à *Lully*, à *Campra*, *Rameau*, *Mondon-* " *ville*, on a soutenu, écrit & prouvé " qu'on avait cru avoir été amusé par leurs

(*) Cette lettre est écrite de Paris.

" chefs-d'œuvre, mais qu'on s'était trompé. " Dans le fort de cette mode, celui qui " l'avait établie, donna un petit opéra dans " le goût italien, ſur des paroles françaiſes, " quoiqu'il ſoutînt que la langue françaiſe " n'était pas du tout propre à la muſique. " Il a été bien reçu; on y a accouru en " foule ; on l'a admiré. Les éloges qu'on a " donnés à l'ouvrage, ont tellement enivré " ſon auteur, qu'il ne s'eſt pas apperçu de " ceux qu'on a encore oſé donner depuis à " *Armide*, *Théſée*, *Hyppolite* & *Caſtor* ".

Sans vouloir réveiller ici la diſpute qui a partagé la France en deux ſectes, au ſujet des muſiques françaiſe & italienne, nous regardons le morceau que nous venons de tranſcrire, comme renfermant une critique auſſi vraie que légére. Après tout, qu'a gagné *Rouſſeau* à fronder, comme il l'a fait juſqu'ici, les opinions les plus raiſonables ? le titre de *contradicteur miſantrope* : conquête peu flateuſe. Mais il y a des eſprits inquiets, qui tout entiers à l'ambition de faire parler d'eux, qui les conſume, ſont peu délicats ſur le choix des chemins qui conduiſent à la célébrité. Nous comparons ces ſavants atrabilaires, à ces fléaux de l'humanité, qui prennent pour deviſe, *oderint, dum metuant*. *Rouſſeau* nous paraît aſſez dans ce cas ; différent du fameux

Arétin, en cela ſeulement qu'il n'a pas affiché ſi à nu l'impiété: mais très-ſemblable au mordant Italien, en ce que comme lui, il n'a fait ſervir ſes talents qu'à dégrader les Lettres, la Religion & la Société.

DISCOURS de M. LE MARQUIS CESAR BECCARIA BONESANA, *noble Patricien Milanais, Profeſſeur Royal de la chaire nouvellement établie par ordre de S. M. I. pour le commerce & l'adminiſtration publique, prononcé à ſon inſtallation dans les Ecoles palatines. à Lauſane chez Fr. Graſſet & comp. 1769. & ſe trouve chez M. Grœll à Varſovie.*

Ce diſcours nous a été communiqué fort tard; depuis longtems nous en entendions parler par des perſonnes judicieuſes & inſtruites, comme d'un écrit plein de grandes vues, de principes lumineux, & qui devait être regardé comme le triomphe des Lettres de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Philoſophie & de la Raiſon. Quelque pompeux que ſoit cet éloge, la lecture nous a convaincus qu'il était mérité: c'eſt ce que nous allons nous efforcer de faire ſentir à nos lecteurs.

M. B. destiné par son auguste Souveraine à faire des leçons publiques des deux sciences les plus nécessaires, les plus négligées jusques vers la fin du siécle dernier, " ces " sciences si utiles aux Etats, qui font con- " naître les moyens de conserver leurs ri- " chesses, de les augmenter & d'en faire le " meilleur usage "; commence par se féliciter de l'heureux avantage qu'il vient d'obtenir par le choix de sa Souveraine. Ce préambule améne tout naturellement l'éloge de l'auguste Princesse qui honore également le trône sur lequel elle est assise, & l'humanité qu'elle daigne regarder avec une bonté utile du haut de ce point éminent de gloire. Après quoi M. B. entre en matiére.

Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait sur le sujet intéressant de ce Discours; on attend encore du trône bien des réglements nécessaires pour donner la perfection à l'ouvrage. " Cependant une prédilection bienfesante " veut déja qu'on enseigne en langue vul- " gaire cette science (du commerce & de " l'administration publique), qu'une pru- " dence inutile, disons mieux, qu'une pré- " caution dangereuse soustrayait aux ieux " du public, d'autant plus imprudemment, " que toutes les sciences en général, & " celle de la Potitique en particulier, " s'agrandissent & s'approchent de l'évidence,

" à mesure qu'elles subissent plus fréquem-
" ment l'examen & la critique des divers
" génies. Il faut d'ailleurs que la lumiére
" se répande & soit aidée par le grand ressort
" de l'opinion publique, pour prévenir les
" abus, & surmonter une foule de préjugés
" qui résistent aux plus sages dispositions.
" Ce sont ces préjugés qui empoisonnent
" dans les sujets les plus salutaires déter-
" minations. Des craintes ridicules, des
" préventions malignes ou mal fondées, des
" erreurs protégées par un usage infructueux,
" s'opposent constamment aux nouveautés
" les plus utiles, quoique les plus redoutées.
" ECLAIREZ LES HOMMES, VOUS VER-
" REZ DISPARAITRE CES FANTOMES
" DANGEREUX; L'OBEISSANCE DUE
" AUX ORDRES SUPERIEURS DE-
" VIENDRA PLUS PROMTE & PLUS
" DOCILE, PARCE QU'ELLE SERA PLUS
" LIBRE & PLUS REFLECHIE ".

Les sciences, pour être vraiment utiles, doivent être encouragées par les Maîtres du monde il faut aussi que les citoyens qui s'y consacrent, se fixent pour point de vue le but glorieux de tous leurs travaux, c. a. d. la confiance des Souverains; & qu'ils soient animés par l'espérance fondée de partager avec eux l'emploi le plus flateur, celui de la

fouveraineté. Mais faut-il fuivre dans l'étude des fciences dont on parle ici, une aveugle expérience ? doit-on préférer l'habitude méchanique à des principes furs, des maximes appuyées d'un raifonement folide ? c'eft ce que M. B. ne penfe pas. Il ne fuffit pas, felon lui, de connaître les vérités générales, il faut defcendre à tous les détails, pénétrer fur-tout & déveloper les combinaifons compliquées de la politique. " S'il " eft néceffaire, par exemple, de favoir que " les quatre moyens principaux de faire " fleurir le commerce font 1°. la concur- " rence dans le prix des chofes, 2°. l'éco- " nomie dans la main d'œuvre, 3°. le bon " marché dans le tranfport des marchan- " difes ; 4°. enfin l'intérêt modique de " l'argent ; il n'eft pas moins effentiel de " favoir que l'on anime l'induftrie des ma- " nufactures, en allégeant les droits d'entrée " des matiéres premiéres, & les droits de " fortie pour celles qui ont été travaillées " dans le pays, de même qu'en chargeant " l'entrée des marchandifes étrangéres, & " la fortie des matiéres premiéres non tra- " vaillées ".

Nous oferons hafarder ici quelques réflexions fur le paffage que nous venons de tranfcrire. Il nous paraît que tout ce que dit M. de B. dans ce paffage, n'eft pas de la

même justesse. Ses quatre principes sont d'une évidence palpable : mais les moyens par lesquels l'illustre Auteur propose d'animer l'industrie, ne nous semblent pas propres à opérer les bons effets qu'il en attend. Nous nous sommes expliqués sur ce point dans un discours sur l'architecture (*), publié à Vienne en Autriche en 1762, dont l'Auteur annoncé dans le titre ne fut que le prête-nom. " Mais c'est sur-tout au luxe, à ce " fléau des Etats trop resserrés, & qui fait " la gloire & la prospérité des grands ro- " yaumes, au luxe que tant de singes des " vrais philosophes & des vrais politiques " décrient davantage à proportion de ce " qu'ils en connaissent moins les ressources, " que les hommes durent ce superflu au- " jourd'hui si nécessaire, ces embellissements " si délicats & si recherchés. Ce fut au " luxe que l'on dut ces arts divins, la pein- " ture, la sculture, la gravure &c. Ainsi " que toutes les professions méchaniques " qui servent l'architecture en sous-ordre ". Nous expliquâmes notre pensée dans une note, en ces termes : " *& la prospérité des* " *grands royaumes.* Pour conserver à cette " vérité en saine politique & en bonne lo- " gique, toute sa force & sa justesse, il faut

(*) Page 13.

“ ſuppoſer que l’Etat a dans ſon propre fond
“ les premiers élémens du luxe ; que l’in-
“ duſtrie qui les met en œuvre, eſt excitée,
“ ſoutenue, encouragée par les profits qui
“ réſultent de l’exportation chez l’étranger,
“ d’une partie conſidérable de ces produc-
“ tions enfants de la vanité, de la moleſſe
“ & des jolis airs. Car rien n’eſt plus cer-
“ tain, qu’un Etat qui eſt obligé de tirer
“ du dehors ces mêmes productions, ſe rui-
“ nera à la longue, s’il en prend le goût,
“ quelque vaſte & riche qu’on le ſuppoſe.
“ Un tel Etat eſt mis à contribution par des
“ voiſins plus faibles mais plus induſtrieux.
“ C’était ainſi qu’avant l’établiſſement des
“ manufactures des Gobelins, de la ſavonerie,
“ & de celles des glaces de S. Gobin, la
“ France était à la merci de *Veniſe* & des
“ *Flamands* “.

Que prétendons-nous conclure de ce long récit de nos propres idées ? que la facilité qu’on accordera à l’entrée des matiéres premiéres ſera de peu d’avantage pour l’encouragement des manufactures, ſi la nation eſt entichée des productions étrangéres. Nous aurions donc ſouhaité que M. B. eût pris la peine de guérir ſes compatriotes de cette maladie aujourd’hui ſi univerſellement épidémique. Nous ſoutenons deplus que la précaution *de charger & l’entrée des mar-*

chandises étrangéres, & la sortie des matiéres premiéres non travaillées, seront de la plus parfaite inutilité. La premiére de ces déterminations de la part du Souverain occasionera toujours des fraudes, des contrebandes ; demandera des frais immenses de régie, par l'entretien nécessaire des commis qui devront veiller à l'exécution de la loi. Ainsi on mettra sans cesse la moitié des sujets aux prises avec l'autre. D'ailleurs la vanité qui ne trouve rien de trop cher, paiera les droits, quelque forts qu'ils soient, pourvu qu'elle se satisfasse. Le Souverain gagnera beaucoup par les douanes : mais les sujets s'appauvriront en proportion. On est en droit de nous demander à présent quels moyens nous voulons substituer à la place de ceux que nous combattons. Nous en offrons un fort-simple : que les Princes donnent constamment l'exemple de n'user que des productions de leur pays ; cet exemple toujours efficace, ménera bientôt au but.

Revenons à M. B. & disons avec lui, que pour bien posséder une science, il ne faut pas négliger celles qui lui sont analogues. « Une chaîne immense lie toutes les vérités « les unes aux autres ; ainsi elles sont toutes « plus flottantes, plus confuses & plus in- « certaines à mesure qu'on les resserre &

" qu'on les limite. Elles feront au-con-
" traire plus fimples, plus grandes & plus
" fures; on leur verra prendre un effor plus
" élevé, à mefure qu'on leur ouvrira un
" plus vafte champ, & qu'elles s'éléveront
" à un point de vue plus éminent ".

C'eft ce que M. B. prouve par le tableau humiliant de ces tems & de ces pays où les armes & l'anarchie féodale étoufaient jufqu'au germe des fciences. Ce morceau eft d'une force & d'une chaleur proportionées à l'importance de la matiére: l'auteur le termine par une réflexion judicieufe s'il en fut jamais: que c'eft un canon antipolitique, *que l'oifiveté foit nourie par la bienfefance publique, & obtienne le prix qui n'eft dû qu'à un utile travail.*

M. de B. veut que tous les membres de la fociété concourent à en foulager les befoins, & lui foient utiles. Il prétend avec beaucoup de raifon, qu'en comparant les divers emplois des hommes, on verra avec une admiration mêlée de joie, la chaîne qui nous lie par des offices mutuels : de façon qu'ils nous deviendront plus chers & plus refpectables, " non à raifon du fafte & de la
" pompe qu'ils étalent, mais à raifon de
" l'utilité qu'ils apportent, & des difficultés
" qu'ils ont la gloire d'avoir vaincues. Ap-
" prenons une bonne fois, combien peu

„ doit être respecté l'orgueilleuse indolence
„ de ceux qui au milieu des images ternies
„ de leurs aïeux, croupissent dans la paresse,
„ sur-tout en la comparant au travail bien-
„ fesant & industrieux du simple & grossier
„ agriculteur. En admirant l'austére céno-
„ bite, nous ne mépriserons pas sans doute
„ l'humble pére de famille partageant un
„ pain, fruit de ses sueurs, avec les tendres
„ éléves de la nation „.

Il faut voir dans l'ouvrage même le passage que les hommes subirent successivement d'un état à un autre : comme de chasseurs ils devinrent agriculteurs, commerçants, manufacturiers : comment les échanges furent remplacés par la monoie. M. B. assigne à ces différentes révolutions les causes les plus simples, comme les plus naturelles. Mais c'est dans le tableau de la marche du commerce, où l'Auteur a déployé une érudition vaste, une sagacité pénétrante, un jugement solide. Cet excellent morceau doit être lû dans l'ouvrage même : on y verra avec satisfaction combien noblement M. B. aime à rendre justice aux Vauban, aux Melon, aux Montesquieu, aux Ustaris, aux Ulloa, aux Hume, aux Génovési. On voit que c'est un grand homme qui couronne d'une main judicieuse d'autres grands hommes, dont il partage les lauriers.

Le reste du discours regarde principalement la province du Milanais : nous la félicitons du choix que l'AUGUSTE SOUVERAINE qui lui donne des lois, a fait, pour lui confier le soin des affaires de cet Etat, d'un homme que M. B. appéle "un homme "rare, à qui les connaissances les plus pro- "fondes d'une vaste littérature sont aussi "familiéres que les plus sages maximes du "gouvernement ; chez qui les vertus les "plus magnanimes, l'affabilité, l'humanité, "l'égalité d'ame paraissent avec d'autant "plus d'éclat, qu'elles brillent dans un plus "haut rang". Ce ministre si admirable est M. *le Comte de Firmian.* Le tribut de louange que M. B. lui paie ici ne doit pas surprendre : c'est un ministre de THERESE, on doit les grands hommes aux grands Rois.

Il nous reste à parler de la préface qui est en tête de ce discours : elle est *de main de maître.* On y reconnait sans peine un écrivain pénétré de la force de vérités frapantes & utiles qui font l'ame de ce discours ; & qui a l'art heureux de présenter ses idées sous l'aspect le plus intéressant & le plus propre à convaincre. Nous allons en tracer une ésquisse. "N'en déplaise au célébre "citoyen de Genéve, toujours éloquent, "mais quelquefois un peu trop sombre, il

est

“ eſt inconteſtable que les ſciences ont fait “ un grand bien à l'humanité. On n'a, “ pour s'en convaincre, qu' à jeter un coup “ d'œil rapide ſur ce qu'était l'Europe, il y a “ deux ſiécles, à l'exception de l'Italie, *qui* “ *appelait alors tous les ultramontains du* “ *nom de Barbares* (*). On verrait ce “ qu'était la France avant le régne de “ Louis XIV. (**), & pour les ſciences “ mêmes, dans quelles ténébres étaient en- “ core la phyſique, l'aſtronomie, la chi- “ rurgie, le commerce, l'agriculture . . . . “ L'étude qui a fait le plus de bien aux “ hommes, eſt ſans doute la philoſophie ; “ non à la vérité cette philoſophie hardie, “ qui, ſans conſulter ſa faibleſſe, va toujours “ au-delà de ſes forces & de ſa ſphére ; “ mais cette recherche modeſte de la vérité, “ qui craint autant de la bleſſer, qu'elle “ deſire de l'approfondir ; & c'eſt ce flam- “ beau qui commence à éclairer les travaux “ de la Politique économique „.

ESPRIT DE SULLY, ou extrait de tout ce qui ſe trouve dans les mémoires de *Maximilien de Béthune Duc de Sully*, principal

(*) Introd. au ſiécle de Louis XIV. p. 232.
(**) Introd. au ſiécle de Louis XIV. ibid.

Ministre de HENRI LE GRAND, concernant son administration des finances, & ses maximes de police &c. à Dresde & à Varsovie, chez Michel Grœll, 1768.

Cet ouvrage, où l'on trouve réunies en un corps lié & suivi, les maximes les plus utiles pour l'administration des finances, ce nerf des Etats, & pour la manutention d'une bonne police, est un vrai service rendu au Public. Les compilateurs ont droit à la reconnaissance de tous ceux qui veulent par goût, ou doivent par état s'instruire dans cette partie intéressante. Ils y trouveront les principes les plus lumineux, les axiômes les plus sages, pour fonder & soutenir une économie prudente, également éloignée des excès de la prodigalité, & des bornes trop resserrées de l'avarice, défauts aussi honteux pour les Princes, que fâcheux pour les peuples.

Parmi les motifs louables qui ont guidé les compilateurs, ils veulent sur-tout qu'on s'arrête à celui-ci : "ils ont été engagés à "travailler au présent abrégé, par la consi-"dération du peu d'avantage qu'on retire "des ouvrages systématiques", mais selon ces MM. "cette stérilité ne doit pas être "rejetée sur les ouvrages de cette nature. "Il est peu de lecteurs qui soient accou-"tumés à penser systématiquement; à con-

« ſidérer les choſes en grand ; & qui puiſ-
« ſent, ou qui veuillent y employer aſſez
« de tems & de loiſir. Voilà pourquoi les
« ouvrages ſyſtématiques, *dont l'utilité n'eſt*
« *pas douteuſe*, ont produit juſqu'à préſent
« ſi peu de fruit ».

Nous ne craignons pas de dire que nous ſommes d'un ſentiment tout contraire à celui de MM. les compilateurs : nous penſons que les eſprits ſont de beaucoup trop portés vers les ſyſtêmes. C'eſt une fureur qui a gagné tous les états : tout eſt ſyſtême aujourd'hui. Ce n'eſt donc pas faute de goût pour les ouvrages ſyſtématiques, *qu'on en retire peu de fruit*. Mais cette utilité *des ouvrages de cette nature*, quelle qu'elle puiſſe être, à parler en général, *eſt-elle ſi peu douteuſe*, dans le cas de l'adminiſtration des finances ? C'eſt ce dont nous ne ſommes pas bien convaincus. Nous dirons même hardiment qu'il n'y a point d'étude moins ſuſceptible du ton ſyſtématique que celle-ci : & nous frémiſſons encore quand nous penſons à Law & à ſon ſyſtême. Faut-il appuyer notre ſentiment de quelque autorité reſpectable ? Ecoutons *Sully* lui-même, il va être notre garant. « La néceſſité de mettre
« une réforme dans les finances, frapant les
« plus aveugles, le nouveau conſeil voulut

« dans ſon commencement, que cet hon-
« neur lui fût dû ; & il en fit compoſer un
« projet, par ceux d'entre eux qui ſe pi-
« quaient d'avoir dans l'eſprit plus de péné-
« tration & de méthode, FRESNE & LA-
« GRANGE - LE ROI. Mais après qu'ils
« eurent enfanté ſur cette matiére un gros
« volume, il en arriva comme de la plu-
« part des ſyſtêmes qu'on a inventés &
« qu'on inventera. Rien de plus merveil-
« leux dans la ſpéculation ; rien de plus
« ſcabreux dans la pratique ; & le Roi,
« qu'ils avaient entretenu des plus magni-
« fiques eſpérances, ne s'en trouva pas plus
« avancé au bout de l'année qu'il avait
« paſſée à Paris, attendant de jour en jour
« l'effet de leurs promeſſes ».

Pénétrés comme nous le ſommes de cette vérité en politique, que les gouvernements différents dans leur conſtitution, ne peuvent être ramenés, ſans danger, ſous une même forme d'adminiſtration, nous n'avons garde de recommander à la nation Polonaiſe l'ouvrage dont nous parlons, comme devant être le bréviaire des perſonnes qui ſe trouvent à la tête des finances de cet Etat ; mais nous ne laiſſerons pas de dire que tout gouvernement, quelque forme d'adminiſtration qu'il ait adoptée, y trouvera des vues générales,

dont la ſageſſe de ſes miniſtres poura faire, avec les modifications requiſes, une heureuſe expérience.

PRZYPADKI ROBINSONA KRUSOE,
Z Angielſkiego ięzyka na Francuſki przełożone y ſkrocone
OD PANA FEUTRY
Teraz Oyczyſtym ięzykiem wydane.

2 *Volumes in 8vo. Varſovie chez Michel Grœll* 1769.

c. a. d. Avantures de Robinson Crusoe, ouvrage traduit de l'anglais en français, par M. FEUTRY, à préſent traduit en langue maternelle (polonaiſe) &c.

Les ſavants & les gens de lettres, pour ſe relâcher de leurs contentions ordinaires, ſe font des divertiſſements particuliers, ſuivant la diverſité de leur génie. Ticho-Brahé feſait des verres pour toutes ſortes de lunettes, forgeait & poliſſait des inſtruments de mathématiques. M. d'Andilly cultivait des arbres. Barclay élevait des plantes & des fleurs. Balzac s'amuſait à faire des paſtilles, Peiréſe avec ſes médailles & ſes curioſités antiques, l'abbé de MAROLLES avec ſes eſtampes. Ange Politien chantait

des airs & jouait du Luth. Rohault allait de boutique en boutique voir travailler les artisans. Le GRAND ARNAULD lisait à ses heures de récréation les livres agréables qui lui tombaient sous la main. GALILEE lisait *l'Arioste*. La REINE DE SUEDE lisait *Martial*. Bussy-Rabutin se jouait avec *Pétrone, Catulle, Ovide*. Grotius & Valois se récréaient à faire des vers latins. Guy-Patin écrivait des lettres à ses amis, exercice assez ordinaire aux savants. D'autres ont pris plaisir à composer des traités sur des sujets bizarres. C'est ainsi qu'anciennement SYNESIUS écrivit *de Calvitio*; que SENEQUE fit une relation grotesque de la mort de l'Empereur Claudius; & que dans ces derniers tems Pierrius s'est avisé de faire l'éloge *de la barbe*; HOLSTEIN *l'éloge du vent de nord*; HEINSIUS *l'éloge de l'âne*; que Balzac a fait *le Barbon*; MENAGE *la métamorphose du* pédant parasite (moumaur) *en perroquet*, & la *requête des dictionaires*; SARRAZIN *la pompe funébre de Voiture*; le P. SOURCIA Religieux de l'Ordre du Mont-Carmel, *l'éloge funébre de très-haut & très-enfoncé philosophe FRISEZOMORON*: l'abbé de SERRAND, *le testament politique de MANDRIN, & l'éloge funébre du même.*

Dans le même esprit que les personages célébres que nous venons de nommer, un

ſavant de cette capitale, dont tous les moments ſont précieuſement employés, a pris dans ſes heures les moins intéreſſantes la peine d'enrichir ſa langue d'une traduction des *avantures de Robinſon*, cet illuſtre avanturier. Mais comme s'il avait craint qu'un ouvrage de cette nature ne parût jurer avec la gravité de ſon état & de ſon caractére, il n'a pas voulu y mettre ſon nom ; & nous a fortement priés de ne le point faire connaître.

Nous ne dirons rien de cette traduction qui doit être déja ſuffiſ ment connue dans le pays, ſi ce n'eſt que nous devons faire remarquer qu'elle porte avec elle deux avantages conſidérables. Le premier c'eſt qu'elle eſt faite d'après une autre traduction françaiſe, dans laquelle M. F. a judicieuſement élagué tout le rédondant & l'ennuyeux des réflexions à perte de vue, & des digreſſions trop étrangéres au fond de l'ouvrage, & qui n'étaient propres qu' à le faire perdre de vue, pour trop longtems. L'autre avantage de cette traduction, eſt qu'elle ne dépare point l'original. Mais nous recommandons ſur-tout la préface toute entiére du traducteur. La lecture de *Robinſon* ne peut être qu' utile ; quoique ce voyageur de cabinet ne doive être regardé que comme

un roturier dont les enfants ont fait une brillante fortune, ſi on le compare aux Guliver, aux Mâcé, aux Sadeur, aux Baron de la Hontan. D'ailleurs on ne peut refuſer à l'Auteur de *Robinſon* l'honneur d'avoir fait le premier pas dans le pays des eſpaces imaginaires. Mais celle de toutes les imitations de *Robinſon*, à laquelle nous donnons la palme, c'eſt l'allégorie ingénieuſe que préſentent *les voyages de Wanton*, ouvrage moral autant qu'il en ſoit, mais plus agréable qu' aucun de ceux que nous venons de citer, ſi on excepte Guliver, auquel cependant nous croyons que Wanton ne céde à aucun égard.

L'ouvrage dont il eſt queſtion dans l'article qui ſuit, ne pouvait être placé plus heureuſement qu'après celui que nous venons d'annoncer : du-moins il nous paraît que ce que nous avons cru devoir en dire, recevra plus de force & de juſteſſe, par la proximité des deux ouvrages : ç'à été notre deſſein.



LES AVANTURES, OU LA VIE DU NOUVEAU ROBINSON, CHEVALIER DE KILPAR. *Traduction libre de l'anglais, attribué au célébre M. Fiedling, avec figures; deux tomes en un ſeul volume, à Francfort & Leipſik aux dépens de la Compagnie, 1769. & ſe trouve à Varſovie chez M. Grœll.*

Il ne faut pas juger cet ouvrage ſévérement ſelon le titre qu'il porte : c'était ſans doute celui qui lui convenait le moins. *Kilpar* n'a, à le bien prendre, aucune conformité avec *Robinſon.* Il n'eſt queſtion dans ce roman, d'ailleurs fort-ſenſé & fort-utile à bien des égards, que de la vie d'un militaire, qui après des avantures aſſez ordinaires, ſe trouve par un naufrage, jeté d'abord ſeul dans une île. Il y paſſe quelque tems, en compagnie de lui-même ; il y retrouva un jour une maîtreſſe qu'il avait dû épouſer à Berg-op-Zoom, & que tout devait lui faire croire morte. Et pour ne laiſſer pas le tableau à-demi peint, le pére de cette Demoiſelle, s'y trouve peu de tems après. K. épouſe ſa maîtreſſe, avec auſſi peu de formalités qu'on en met dans les mariages parmi les ſauvages : mais ce n'était pas ſa faute ; il était lui troiſiéme dans cette île. Son épouſe le rend pére d'une fille, qu'il éléve conjointement avec la mére de cet enfant ;

quand elle a atteint l'âge de dix ans, ſes parents, par un heureux haſard, reviennent dans leur patrie (l'Angleterre). La jeune perſonne eſt bleſſée encore par un haſard, d'un coup de fuſil dans une forêt ; elle meurt de ſa bleſſure : ſes parents lui ſurvivent, & ſe conſolent mutuellement de la perte de leur fille ; c'en était vraiment une. Le caractére de *Cécile*, (c'eſt le nom de la jeune perſonne), excite l'admiration : & la conſtance d'un enfant de 15 ans à ſon dernier moment, ſa fermeté, ſa piété, ſa réſignation, ſon amour ſi vrai, ſi tendre pour ſes parents, tireraient des larmes des ieux les moins diſpoſés à en verſer. Voilà un leger crayon des avantures de K. dans ſon île, & depuis ſon retour en Europe : celles qui les précédent ne ſont en général guére plus intéreſſantes. Des affaires de garniſon, le ſiége de Berg-op-Zoom emporté par les Français, des parties de débauche, de jeu &c. voilà ce qu'on lit dans le premier tome. Nous avons déja parlé de ce qui forme le ſecond. Par où donc ce livre peut-il intéreſſer ainſi que nous l'avons dit ? par un grand nombre de réflexions ſolides, ſages & pieuſes. C'eſt par-là que nous allons le faire connaître.

Le C. K. bleſſé à Berg-op-Zoom pris d'aſſaut par les Français, évanoui, ſe trouve

en reprenant ſes eſprits, dans une maiſon inconnue, environné de gens qu'il ne connaiſſait pas mieux. Il demande la mort comme une grace, ſe croyant au comble des malheurs, par la perte de ſa maîtreſſe, (Mlle Konigsberg fille d'un riche marchand de Berg-op-Zoom, perſonne belle & vertueuſe, que K. devait épouſer). Un Prêtre Français le conſole, le calme, & le raméne à la raiſon & à la réſignation aux ordres de la providence. "Les diſcours de cet homme " pieux achevérent de me fortifier. Tous " les hommes ſont fils du même pére, me " diſait-il ; le même ſoufle les anime ; ils " doivent s'aimer, ſe conſoler, s'aider mutu- " ellement à ſupporter les peines inſépa- " rables de l'humanité. Au fond, toutes " les religions recommandent l'amour de " Dieu & celui du prochain : il n'en eſt au- " cune qui ne contribue au maintien de la " ſociété ; ſans doute je fais les vœux les " plus ardents pour que vous reveniez de " vos erreurs, pour que vous marchiez d'un " pas ferme dans le chemin de la vérité, j'y " contribuerais volontiers d'une partie de " mon ſang ; mais ſi mes larmes, ſi mes " priéres n'obtiennent pas cette grace du " Ciel, ſi mes diſcours ne vous perſuadent " pas, je gémirai au fond de mon cœur, " ſans ceſſer de vous aimer, je n'en ſaiſirai

“ pas avec moins d'empreſſement toutes les
“ occaſions de vous obliger. Pourquoi haïr!
“ pourquoi voir avec horreur de malheu-
“ reuſes créatures qui méritent toute notre
“ pitié, & à qui on ne peut reprocher que
“ d'être plongées dans les ténébres?

Notre Chevalier chargé de la garde d'un fort, ſe fait des énemis par ſa conſtance à tenir & ſoldats & officiers dans le devoir & la diſcipline. Un de ſes camarades moins ami des régles & de l'ordre, lui fait une querelle : K. refuſe de ſe battre : il ne veut *tirer l'epée que pour la défenſe de ſa patrie, ou celle de ſa vie.* Ces maximes *Gothiques* indiſpoſent ſon Corps contre lui. Retournant chez lui ſon agreſſeur l'attaque bruſquement dans la rue : K. le déſarme, lui offre la vie. Artkanſon (c'eſt le nom de l'officier duelliſte), reconnait que K. eſt le maître de ſa vie : *mais,* ajoute-t-il, *notre combat ne finira que par la mort d'un de nous deux.* Il paſſe au même moment un officier du même régiment ; K. lui remet l'épée d'A. & ſe retire, “ en réfléchiſſant ſur la bizar-
“ rerie du point d'honneur qui lave ſouvent
“ dans le ſang de l'offenſé l'offenſe qu'il a
“ reçue; préjugé auſſi cruel qu'injuſte. Quelle
“ profeſſion ! que celle où la bravoure ſup-
“ plée les autres vertus ; où quiconque ſe
“ bat a toujours raiſon : où l'on craint plus

« le reproche que le crime ; où les choſes « les plus oppoſées telles que la vertu, le « vice, l'honneur, l'infamie, la vérité, le « menſonge, peuvent tirer leur événement « d'un combat ; où une ſale d'armes eſt le « ſiége de toute juſtice ; où il n'y a d'autres « droits que la force, d'autre raiſon que le « meurtre ! »

Dans la nuit du jour de ſon combat involontaire, K. ſauve la vie à une homme que pluſieurs perſonnes attaquaient à la fois ; cet homme eſt pourtant bleſſé, K. le fait porter dans une maiſon, il ſe trouve que c'eſt ſon énemi qu'il a ſecouru. Celui-ci reconnait tous ſes torts, & devient l'ami chaud d'un homme que, ſans raiſon, il a voulu perdre de ſang froid.

K. a épouſé une femme qu'il avait connue d'abord dans une ſituation triſte, & obligée par des ſecours d'argent donnés d'une main noble & généreuſe : cette femme devenue opulente, par des ſucceſſions inattendues, ſauve la vie à ſon bienfaiteur détenu en priſon, & accuſé, à tort, d'un aſſaſſinat. *Mis· jenning* fait connaître l'innocence de K. & ils s'uniſſent aux piés des autels. De concert l'époux & l'épouſe tirent de priſon un M. *Bruſs*, un honnête homme, qu'un fripon de procureur n'avait obligé que pour le faire enſuite, à ſon gré, languir dans les

fers. M. *Bruß* veut s'épancher en remerciments, Myladi l'arrête, lui donne douze guinées, le retient avec elle à dîner, & lui promet pour l'avenir des ſecours plus efficaces. " Quelle façon d'obliger ! la plu-
" part des bienfaiteurs font rougir le mal-
" heureux qui eſt l'objet de leur libéralité ;
" leur généroſité écraſe ; le faſte, l'oſtenta-
" tion percent au travers de leurs bien-
" faits ; ils ſentent leur ſupériorité ; & ils la
" font ſentir ". C'eſt dans ces grands ſentiments trop rares, que Myladi diſait un jour avec tranſport à ſon époux : " ô
" mon ami ! que les hommes entendent
" peu leurs vrais intérêts, lorſqu'ils refu-
" ſent à leurs ſemblables les ſecours que
" ceux-ci ſont en droit d'en exiger ! la
" nature a mis nos plaiſirs dans la pratique
" de nos devoirs ; quiconque les cherche
" ailleurs, coure après une chimére ".

Myladi après avoir vécu pluſieurs années comme un ange conſolateur, meurt d'une maladie à laquelle tout l'art humain ne peut apporter de remède. Tout eſt employé & tout eſt inutile. Son époux l'adorait ; & l'objet de ſes tendres ſentiments en était trop digne. Cette perte irréparable le jéte dans le délire ; ce fut ſon ſalut ; il prit ſans connaiſſance des remédes qu'il eut rejetés, s'il eût connu le danger où il était.

« Quels pincipes ! la vie est toujours un « bien, de quelques maux qu'elle soit tra- « versée ; c'est d'ailleurs un dépôt dont « nous devons un compte exact à celui qui « nous l'a confié. Il ne nous appartient « pas de prévenir l'instant où on nous le « demandera ».

C'était contre son gré que K. avait pris le parti des armes ; il était noble, mais peu riche, il n'avait point fait fortune à la guerre ; la mort de sa femme sans enfants, le remit au même état où il s'était vu avant son mariage : les parents de Myladi reprirent tout ce qui appartenait à cette femme ; & toute la fortune de K. consistait dans sa compagnie. La paix se fait, son régiment est réformé, & il falait prendre un parti. « Je ne puis, dit-il ici, m'empêcher de ré- « fléchir sur le tort irréparable que les pa- « rents font à leurs enfants, en les contrai- « gnant d'embrasser un état pour lequel ils « sentent de la répugnance . . . . On a « beau dire, un homme de condition peut- « il être médecin ? peut-il être avocat ? « pourquoi non ? je ne vois qu'une chose « incompatible avec la naissance : c'est la « bassesse ; & je ne l'attache qu'au vice ».

Les avantures de K. sont coupées par quelques épisodes, qui font une agréable diversion. On lit avec plaisir, même avec

admiration, les avantures de Mlle *Koniſſek*, enlevée à Berg-op-Zoom par un Général Français, qui veut *faire ſon bonheur*, & qui ne peut réuſſir à la ſéduire. Elle s'échape par la fenêtre d'une maiſon de campagne. Juſqu'ici tout eſt raiſonable, parce que tout eſt naturel. Mais Mlle Koniſſek, tombée du Ciel dans cette île déſerte, où K. a abordé peu de tems auparavant; eſt un reſſort forcé qui crie déſagréablement dans la machine. Cette même hiſtoire d'une fille préſentée comme très-aimable & très-vertueuſe, eſt coupée à ſon tour, par un autre épiſode fort-intéreſſant. Cette Demoiſelle & une jeune fille qui n'a pas toujours été ſage, mais qui lui a aidé dans ſa fuite généreuſe, arrivent chez un philoſophe, dont le caractére était tel qu'il honorait à la fois l'humanité, la philoſophie, la vertu & les lettres. Il ne vivait que de racines & de fruit, ne buvait que de l'eau. Mais il ſe prêtait aux faibleſſes de ſes hôtes & leur fit ſervir différentes ſortes de viandes. Pour lui, il ne changea rien à ſa maniére ordinaire de vivre. Deux jeunes perſonnes étaient étonnées de ce ſyſtême; voici comme il leur en rendit raiſon.

« Je me ſuis retranché depuis longtems
« l'uſage des viandes, comme contraire,
com-

" comme pernicieux à la ſanté ; cet uſage
" me paraît d'ailleurs bleſſer l'humanité.
" Les bêtes ont du ſentiment : il y a de la
" barbarie à les en priver, pour ſatisfaire
" ſon appétit. Admirez un peu l'inconſé-
" quence de l'homme : il trouve le loup
" cruel, parce qu'il mange les agneaux ;
" & il s'appéle *la créature raiſonable, la*
" *créature par excellence*, lui qui ne fait
" nulle difficulté d'égorger, pour ſa nouri-
" ture, une foule d'animaux de toute eſpéce,
" timides & innocents, de les engraiſſer,
" de les faire ſouvent mourir dans les plus
" horribles tourments pour trouver leur
" chair plus délicate ".

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de rapporter encore deux réflexions de notre Auteur, qui quoique répétées depuis des ſiécles ſans beaucoup de ſuccès, n'en ont pas moins de droit à l'eſtime & à l'admiration des perſonnes réfléchies. Mlle Koniſſek devenu Myladi K. dans l'île dont nous avons parlé, donne le jour à une fille. " Il n'était
" pas queſtion de lui donner une nourice ;
" mais nous aurions été à Londres, que c'eût
" été la même choſe. Sa mére s'en était
" expliquée avec moi, dans le commence-
" ment de notre mariage. Jamais, dit
" elle, jamais je ne ſoufrirai qu'un autre que

" moi allaite mes enfants: que de riſques
" de toute eſpéce ne courent pas ces inno-
" centes créatures, lorſqu'elles ſont nouries
" par une femme mercénaire? Si vous voyez
" des enfants mal conſtitués, mal ſains,
" faibles, délicats, n'en cherchez pas d'autre
" raiſon. Si vous voyez leurs inclinations
" vicieuſes ſe déveloper avec l'âge, & pro-
" duire quelquefois les effets les plus fu-
" neſtes, attribuez-les au lait qu'ils ont ſucé.
" Ah! mon ami! une mére ne ſerait-elle
" pas obligée de nourir ſes enfants! c'eſt
" ſon premier devoir. Qui eſt-ce qui aura
" ſoin de ſon enfant, ſi elle l'abandonne.
" Eſt-il vraiſemblable qu'une étrangére,
" une femme de la lie du peuple, ait les
" entrailles d'une mére?"

Le Chevalier K. revenu en Europe, ſe réconcilie avec la fortune; il fait l'acquiſition de la terre qui avait appartenu à ſa premiére femme, & où il avait gagné tous les cœurs par ſes bienfaits. Quand il en prend poſſeſſion, les habitants lui donnent une fête champêtre, qui eſt terminée par un grand repas donné au château, où le Seigneur & la Dame ſe confondent avec ces bonnes gens, qui ne peuvent trouver de termes pour marquer leur reconnaiſſance. Le récit de cette fête améne les réflexions ſuivantes: " Qu'il
" en coûte peu pour contenter ceux que la

“ fortune a placés au-dessous de nous ! une
“ légére civilité, la moindre prévenance
“ nous les attache ! & qu'il y a d'inhumanité
“ à leur refuser si peu de chose ! C'est ce
“ que font pourtant la plupart des Grands ;
“ on dirait que leurs inférieurs sont d'une
“ nature différente ; par leurs airs fastueux
“ & méprisants, par leur ton impérieux &
“ choquant ils insultent leurs semblables ;
“ il n'y a pas jusqu' à leur politesse qui ne
“ porte l'empreinte du mépris„. Nous placerons à ce propos ici un couplet d'un opéra comique français qui offre en quatre vers le sens des réflexions que nous venons de transcrire :

Il est facile à la grandeur
De régner toujours sur notre âme ;
Un coup d'œil gâgne notre cœur,
Une politesse l'enflâme.

Nous finirons ici notre extrait : il nous semble que quelque commun que soit le fond de cet ouvrage, nous aurons réussi à en présenter les parties accessoires, de maniére à plaire aux lecteurs qui aiment à penser & à sentir : nous nous consolerons de n'être pas applaudis par les gens oisifs & superficiels. Mais avant de dire adieu à M. le C. K. nous avons à lui faire un reproche

très-fondé. Comment cet homme capable de penser si juste, si solidement, que nous l'avons fait voir, un homme dont le caractére parait formé par la raison éclairée & la saine philosophie, a-t-il pu tout à coup revêtir le faible caractére d'une vieille imbécile, & nous venir raconter d'un ton sérieux ses rêves? Sur la fin de la maladie de sa premiére femme, il voit "des spectres, des lambeaux sanglants de chair humaine, des ossements confusément épars çà & là, une femme belle *comme un ange*, tomber tout à coup au milieu de ces restes *sanglans* de l'humanité" &c. Qu' y a-t-il donc de si étrange, qu'un mari qui aime tendrement une épouse mourante, soit troublé la nuit par les pensées tristes qui l'ont affecté pendant le jour. Voilà la cause ordinaire *de ces rêves si significatifs :* les autres sont les effets des vapeurs que les aliments envoient plus ou moins facilement au cerveau.



A l'occasion des *voyages & avantures de Robinson Crusoé* &c. dont nous venons d'annoncer une traduction polonaise, nous avons cité, comme une imitation de ce genre d'écrire, les *voyages de Wanton.* Ce dernier ouvrage porte le titre suivant : VIAGGI DI ENRICO WANTON, ALLE TERRE

INCOGNITE AUSTRALI, ED AL PAESE DELLE SCIMIE &c. c. a. d. voyages de Henri Wanton aux terres auftrales, & aux pays inconnus des finges &c. *avec cette épigraphe :* SIMIA, QUAM SIMILIS, TURPISSIMA BESTIA, NOBIS !

Nous croyons faire quelque plaifir à nos lecteurs, fur-tout aux jeunes perfonnes qui jouiffent encore des doux charmes de la liberté, en leur préfentant ici la traduction d'un morceau de cet ouvrage, dans lequel, du-moins felon nos faibles lumiéres, il nous parait qu'on trouvera, outre la fingularité de l'idée, une critique ingénieufe.

Notre voyageur raconte qu'il fut invité à une grande fête qui fe donna *au palais* d'un des premiers feigneurs de la cour. Comme tout était nouveau pour l'étranger, il fut frapé de la maniére dont cette fête fe paffa ; il voyait toujours la même chofe : (*c'était un bal*), mais fur-tout la danfe le furprit étrangement, & par fa conftante répétition le dégoûta. Comme il était bien loin d'y entendre fineffe, il ne voyait dans cette danfe (*le menuet*) que du mouvement. Un vieillard qui ne danfait pas, lui donna fur cette danfe, une explication à laquelle le voyageur ne s'attendait guére, & à laquelle les lecteurs s'attendent auffi peu. Qui

croirait en effet, que du *menuet* on pût tirer une morale fort-utile ! c'eſt pourtant ce qui réſulte de l'éclairciſſement donné à *Wanton*, par le vieux ſeigneur: mais écoutons l'un & l'autre

(*) " Fù dato ordine di principiarſi la " feſta: una giovane ſcimia, alla deſtra d'un " zerbinetto, furono quelli ch' erano li deſti- " nati a formare la prima danza. Oſſervai " quel ballo, con attenzione, e ſinceramente " deſcriverò quello che mi cade ſotto gli " occhi. Queſti due, che credo foſſero più " toſto amanti che ſpoſi, ſi ſalutarono reci- " procamente con un inchino ; poi ſtretti " per la mano, s'avancarono alcuni paſſi, " zoppicando ora da un fianco, ora dall' " altro, e ſempre caminando col calcagno " elevato. Si laſciarono dopo que' primi " paſſi ; e quanta era ſtata l'unione prima, " altretanto fù l'allontanamento che face- " vano rimarcare. Se la femina girava alla " deſtra, lo ſcimio ſi ritirava alla ſiniſtra ; " poi cambiando riſoluzione, queſto s'invia- " va alla deſtra, e quella verſo la ſiniſtra " fugiva. In quella diſtanza pareva, che " poneſſero tuto il loro ſtudio à non cami- " nare d'accordo: può dunque immaginarſi, " che ſi veniva in capo alla ſcimia di portarſi " verſo l'oriente, prendeſſe il cavaliero la " determinazione di fuggire al occidente.

(*) Chap. 23. p. 194 & ſuiv.

"Dopo replicate ſimili fughe, parve che
" conveniſſero di riunirſi : in fatti allun-
" garono un braccio, ſi ſtrinſero la mano ;
" ma poi ſi diviſero. Tentarono di nuovo
" la pace, e l'altra mano doveva eſſerne il
" legame. Senza ſaperſi la cauſa, di nuovo
" ſi diſguſtarono, e replicarano le primi paſſi,
" evitandoſi ſecondo l'ordine deſcritto. Fi-
" nalmente ſtanchi di repetere le medeſime
" coſe. corſero a ſtringerſi con ambe le mani,
" ſi ſalutarono di nuovo, e ſi diviſerono per
" ſempre.

" Queſta inezia perenne, che chiamano
" *ballo*, mi diſguſtò: credendo che una nuo-
" va danza doveva alla prima ſuccedere,
" nella quale ſperavo di guſtare qualche coſa
" di migliore. m'applicai a mirare la nuova
" coppia, che s'accingeva a formarla. Con
" mio rammarico vidi repeterſi gl'iſteſſi
" giri e le ſteſſe azioni : in ſomma per più
" ore ſi continuò il medeſimo gioco con
" ſommo mio tedio, e con applauſo e pia-
" cere di tutta l'aſſemblea. Ero vicino ad
" un vecchio ſcimio, che ſtava attentiſſimo
" alli danzatori comme foſſe quella la pri-
" ma volta, che a ſimile ſpectacolo inter-
" veniſſe. Credei lecito interrogarlo del
" nome di quell' eterno ballo. e pregarlo
" darmi qualche ſpiegazione d'un enigma

" che non intendevo, e che pareva mi una
" pura bagatella. Il vecchio ch'era gentile,
" non ſi degnò per aver io interrotta la ſua
" attenzione, e corteſemente coſi mi
" riſpoſe.

" Anticamente, diſſe, furono in voga gli
" preſenti coſtumi, che a chi non hà cogni-
" zione dell' antichità ſembrano affato
" nuovi. Era il medeſimo l'uſo del conver-
" ſare, e di trattar colle Dame. Li noſtri
" ſaggi antenati, vollero in queſta danza,
" (che chiamarono BALLO D'AMORE),
" darci un' iſtruzione, o più toſto una cri-
" tica di cio che ſuccede in queſta paſſione.
" S'intraprende con ſincerità e con riſpetto
" d'entrambe le parti amanti, lo che vienne
" ſpiegato e d'all'accompagnarſi tenendoſi
" per la mano, e per il graziozo ſaluto.
" Dopo breve tempo manca l'unione e la
" buona creanza; quindi avrete veduto lo
" ſcimio rimetterſi 'l capello in teſta, e
" diſunirſi dalla compagna. Quel zapicare,
" una volta d'un piede, una volta dell'altro;
" e quel caminare colla punta de' piedi,
" ſignifica nel primo caſo l'incertezza per la
" riſoluzione del matrimonio, che li fà
" bilanciare ora alla libertà, ora al dolce
" legame; e nel ſecondo la circoſpezione
" di non impegnarſi a piedi franchi in un
" cammino tanto ſpinoſo. Le fughe, i ri-

" tiri, e le oppofizioni fono li foliti artifici
" per render piu preziozo un acquifto, che
" ottenuto con troppo facilità perderebbe
" il fuo pregio. Le mani, che a vincenda
" fi ftringano, fono li primi impegni, non
" però completi, a'quali fuccedono fempre
" nuove ambiguità. Finalmente è ftretto
" il nodo col fimbolo delle due mani; dopo
" il quale fi rinova il faluto, e fi dividono
" intieramente le parti, per fignificare, che
" appenna formato il vincolo, fi pentano
" d'aver lo ftretto, e che con tutta la civiltà
" fi permettono di rivolgerfi fcambievol-
" mente dove loro piace, con ficurezza di
" non poter più riunire gl' animi, già nau-
" feati per il poffeffo ".

On donna le fignal pour commencer la fête : une jeune *Guenon* à la droite d'un petit-maître, formérent la premiére danfe. J' obfervai avec beaucoup d'attention ce *ballet*; & je dirai ici franchement ce que je vis. Ces deux perfonnes, que je pris pour des amants, & non pas pour des époux, fe faluérent mutuellement par une inclination; puis fe tenant par la main, ils s'avancérent de quelques pas; boitant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & marchant toujours le talon élevé. Ils fe quittérent après ces premiers pas; & autant ils avaient d'abord

montré d'union, autant firent-ils voir d'éloignement. Si la Dame tournait à droite, le Cavalier ſe retirait à gauche ; & changeant enſuite d'avis celui-ci allait à droite, & celle-là fuyait à gauche. Dans cet éloignement, il ſemblait qu'ils miſſent toute leur étude à ne marcher point enſemble : on peut donc aiſément penſer, que s'il prenait envie *à la Guenon* de ſe porter vers l'orient, le *ſinge* prenait le parti de tourner vers l'occident. Après pluſieurs fuites pareilles, on aurait cru qu'ils allaient ſe réunir : ils avancérent en effet un bras, ſe ſerrérent la main ; mais ils ſe diviſérent enſuite. Ils eſſayérent une ſeconde fois de faire la paix, & l'autre main devait en être le lien ; ſans qu'on en pénétrât la cauſe, ils ſe dégoutérent encore, & répétérent les premiers pas, s'évitant dans le même ordre que devant. Enfin las de ne faire que les mêmes choſes, ils coururent l'un à l'autre, s'embraſſérent des deux mains, ſe ſaluérent derechef, & ſe ſéparérent pour toujours.

Cet ennui éternel, qu'ils appélent *bal*, me dégoûta : croyant qu'une nouvelle danſe ſerait plus agréable que la premiére, je m'attachai à conſidérer le nouveau couple qui ſe préparait à la former. Pour mon malheur, je ne vîs que les mêmes tours & les mêmes actions ; enfin pendant pluſieurs

heures on continua le même jeu ; ce qui fut fort applaudi par toute l'aſſemblée, mais ce qui m'ennuya beaucoup.

Je me trouvais près d'un vieux *ſinge*, qui prêtait à la danſe une ſi grande attention, qu'il ſemblait être là pour la premiére fois. Je crus pouvoir ſans indiſcrétion lui demander comment on appelait ce *ballet éternel*, & le prier de me donner quelque éclairciſſement ſur une énigme que je ne pouvais comprendre, & qui me paraiſſait une pure bagatelle. Le vieillard qui était aimable, ne fut point offenſé de la liberté que j'avais priſe de troubler ſon attention ; & me répondit civilement en ces termes.

Anciennement, me dit il, les mêmes coutumes qui régnent aujourd'hui parmi nous, furent en vogue ; & elles ne paraiſſent nouvelles qu'à ceux qui ont peu de connaiſſance de l'antiquité : c'était alors, comme aujourd'hui, le même uſage de converſer & de traiter avec les Dames. Les ſages nos ancêtres voulurent dans cette danſe, (qu'ils appelérent ballet d'amour) donner une inſtruction, ou plutôt une critique de ce qui ſe paſſe dans la paſſion amoureuſe. On s'y porte dans le commencement avec ſincérité & reſpect, de part & d'autre ; c'eſt ce qui eſt marqué par la maniére de s'accompagner en ſe tenant par la main, & par

le ſalut gracieux que ſe font le Cavalier & la Dame. En peu de tems, l'union & la confiance s'altérent ; de-là vous aurez vu que le *ſinge* s'eſt couvert, & s'eſt ſéparé de ſa compagne. Cette marche en boitant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & toujours ſur la pointe du pié, ſignifie dans le premier cas l'incertitude au ſujet du mariage, par une ſuite de laquelle les amants balancent, penchant tantôt vers la liberté, tantôt vers le doux lien ; & dans l'autre cas, la circonſpection qu'ils apportent pour ne ſe pas engager, à piés francs dans un chemin ſi épineux. Les fuites, les *retirades*, les oppoſitions ſont les artifices qu'on emploie d'ordinaire, pour rendre plus précieux un bien qui, dès qu'on l'a obtenu trop aiſément, perd de ſon prix. Les mains que l'on ſe ſerre tour-à-tour, ſont les premiers gages, mais gages imparfaits, auxquels ſuccédent toujours de nouvelles difficultés. Enfin le nœud ſe ſerre, comme le marque le ſimbole des deux mains ; après quoi revient le ſalut, & les intéreſſés ſe ſéparent tout-à-fait, pour faire entendre que ce lien à peine eſt formé, que chacune des parties s'en repent également, & qu'avec toute la civilité poſſible, ils ſe permettent mutuellement de tourner où il leur plaît ; avec aſſurance de ne pouvoir jamais plus réunir leurs eſprits & leurs cœurs déja dégoûtés par la poſſeſſion.

Nous ne ferons aucune réflexion fur le fond de cette allégorie : chaque lecteur confultera fon propre cœur, qui lui en dira bien plus que nous n'en pourions dire. Mais nous ferons obferver aux étrangers quelques incongruités que nous avons eu lieu de remarquer, dans les bals où nous nous fommes trouvés, relativement à la maniére dont le menuet doit être danfé.

Nous n'avons pu nous empêcher de rire *fous cape*, en voyant des Cavaliers *du bel air*, danfer le menuet fans chapeau, ou le chapeau à la main, crainte de déranger *l'élégance* de leur frifure. Nous ofons dire à ces MM. que c'eft une faute contre le genre d'une danfe grave, qui ne demande pas pour acteurs des PANTINS. Quand on adopte des ufages étrangers, il ne faut pas prendre la licence de les corriger, à moins d'être furs de faire mieux. Un autre faute encore, eft celle de ne donner la main à la Dame, qu' après la révérence faite, & en commençant la premiére mefure. Le Cavalier doit donner à la Dame la main en l'abordant, la lâcher après la premiére révérence qui eft pour l'affemblée, & la reprendre à la premiére mefure. Toute autre maniére de danfer le menuet eft gauche & mauffade.

In faustissimos
ATQUE OPTATISSIMOS
NATALES
CELSISSIMI PRINCIPIS
ADAMI ALEXANDRI FELICIS CZARTORISKI, ANGELI DURINI EX COMITIBUS MODOETIÆ ARCHI-EPISCOPI ANCYRANI, PER UTRAMQUE POLONIAM ET MAGNUM DUCATUM LITUANIÆ CUM FACUL. LEGATI A LATERE, NUNTII APOSTOLICI, CARMINA GENETHLIACA, AD CELSISSIMUM PATREM ADAMUM CZARTORISKI SUPREMUM PODOLIÆ DUCEM. *Varſaviæ, Anno Domini* 1770.

c. a. d.

POEMES GENETHLIAQUES A L'OCCASION DE L'HEUREUSE NAISSANCE DE TRES-HAUT PRINCE ADAM ALEXANDRE FELIX CZARTORISKI, PAR S. E. MGR. ANGE DURINI DES COMTES MODOETI, ARCHEVEQUE D'ANCYRE, NONCE ET LEGAT A LATERE DANS L'UNE ET L'AUTRE POLOGNE, AINSI QUE DANS LE GRAND DUCHE DE LITUANIE, DEDIES A TRES-HAUT PRINCE ADAM CZARTORISKI GENERAL DE PODOLIE, PERE DE L'ENFANT NOUVEAU NE. *A Varſovie* 1770.

Il aurait manqué un fleuron précieux à la Couronne que la Pologne ſavante & littéraire a conſacrée dans ſes tranſports de joie & de raviſſement, au jeune Prince CZARTORISKI, ſi M. le Nonce DURINI n'avait mêlé ſes ſublimes accords aux voix qui ont chanté un événement ſi heureux pour une des premiéres familles de ce Royaume. L'ouvrage de M. le Nonce nous a été connu tard; parce que tous nos vœux n'ont pu faire naître encore une occaſion favorable pour nous, de comtempler de près, un ſavant aimable, que depuis longtems nous admirons de loin. Le recueil que nous annonçons, renferme des piéces de divers genres: d'abord on y trouve un poême en *vers héroïques*, qui eſt ſuivi d'un *hendécaſſyllabe*, après lequel on lit une *élégie*; enſuite viennent une *ode*, des *épigrammes*, trois *hendécaſſyllabes*, & pluſieurs petites piéces libres. Le tout eſt terminé par une *épigramme* que l'illuſtre Auteur adreſſe à ſon livre & aux *Zoïles*, ces critiques odieux qui ſemblables aux *harpies*, empoiſonnent tout ce qu'ils touchent.

Nous pourions tracer d'un ſeul trait, le mérite de l'Auteur & des différentes piéces de ſon ouvrage, en diſant qu'on trouve dans ſes *vers héroïques* le feu & la juſteſſe de *Virgile*, dans ſes *hendécaſſyllabes* la douceur

de *Catulle*, dans ſon *ode* la majeſté & l'enthouſiaſme *d'Horace*, dans ſes *épigrammes* le ſel & le piquant de *Martial*.

Mais cette maniére de faire connaître des écrits, viſe tant ſoit peu à la pareſſe : juſtifions par des morceaux de chacune de ces piéces, l'idée haute & fondée que nous avons voulu en donner à nos lecteurs.

Dans ſon poême S. E. s'adreſſe tout en commençant, aux illuſtres ancêtres du jeune Prince, qu'il appéle à juſte titre, les *grandes ames des Jagellons, race divine, admiſe au conſeil ſuprême des Dieux, les vainqueurs des peuples, & les modéles des Rois :* & il les invite à baiſſer leurs regards & *à les arrêter ſur la couche de leur petit neveu.*

Magnæ animæ JAGELLONUM, divum alta propago,
Concilio Jovis inſertæ, ſuperumque choræis,
Victores populorum, & regum exempla, Nepotem
Cernite replentem teneris vagitibus auras.

Les Dieux, continue S. E. *devenus plus propices, ne veulent point détruire la race des héros, ni L'EMPIRE DES DESCENDANTS DE LECH, puiſqu'ils accordent aux Polonais un ſi digne rejeton de la famille de JAGELLON.*

Non

Non penitus genus heroum convellere divi
Jam faciles, nec res LECHUM delere parati,
Cum talem LECHIS puerum de ſtirpe JA-GELLA
Annuerunt.

Cet enfant qui retrace les portraits auguſtes des illuſtres Auteurs de ſes jours, qui rendra à la patrie leurs vertus militaires & pacifiques, eſt un *grand* préſent des Dieux.

- - - - ſuperorum en pignus grande Deorum
Naſcitur ; atque BIBIT LUCEM, magnoſque parentes
Ore refert, referet atque artibus olim
Militiæ & pacis.

L'Auteur paſſe au portrait du jeune Prince : c'eſt une miniature d'une extrême délicateſſe, mais qui offre des traits de force ; comme quand il le compare à *Mars* dont *Junon* vient de rendre *Jupiter* pére, & qui porte déja dans ſes ieux toute la majeſté de ſon pére, qui ſe plaît à en manier de ſes mains tendres, les armes terribles.

M. le Nonce eſt heureux dans ſes comparaiſons. La joie de *Varſovie*, la noble fierté avec laquelle la *viſtule*, ce Roi des fleuves de Pologne, *ſépare* ſes eaux, rompt les chaînes ſous leſquelles la rigueur de l'hyver le tenait captif ; les tranſports

d'allégreſſe que fait éclater la *Lithuanie*, ceux de la *vaillante Volhinie*, de la *riche Pruſſe*, de la *Ruſſie* (Blanche) & de la *fertile Podolie*, ceux enfin de la *martiale Maſovie*, ſont ici rendus avec une chaleur qui en fait des tableaux animés & intéreſſants. Nous penſons qu'on admirera ſur-tout le choix judicieux des épithétes.

L'Auteur ne ſe borne pas à tracer les heureux deſtins de ſon jeune Héros : la matiére était ample & féconde ; il n'eſt aucun des Princes de l'auguſte Maiſon de *Czartoryſki*, qui ne ſoit recommandable par des vertus éminentes qui lui ſont propres ; & M. le Nonce fait fumer pour chacun d'eux ſon encens : mais ſa main, en le répandant, eſt adroite autant que libérale.

C'eſt ſur-tout ici qu'on trouve un eſſor heureux autant que hardi, de la brillante imagination de Mgr. le Nonce. Jupiter, ſous la forme & les traits d'AUGUSTE, (Mgr. le P. P. de Ruſſie grand-pére du prince nouveau né) pénétre dans le palais où repoſe le jeune prince ; il lui inſpire l'amour vrai de la vertu, le génie de ſes aïeux & celui de ſon auguſte pére, leur feu, leur fermeté. Mars lui donne ſon courage : Minerve le doue de ſon double eſprit, également utile dans la guerre & dans la paix : Apollon lui donne ſon génie, ſes mœurs douces, ſon

éloquence. Après quoi le génie tutélaire de la Pologne, en préſence de tous les Dieux, le comble de toutes les richeſſes, & de tous les dons du cœur & de l'eſprit. Cependant les parques, *d'une main avare*, tournent leur fuſeau, *ajoutent les mondes aux mondes, font gliſſer entre leurs doigts des fils d'or*, & un nouveau ſiécle d'or luit. Pendant ces heureux arrangements, le *deſtin* prononce ſes oracles. Mais n'affaibliſſons pas l'énergique morceau que nous avons ici en vue; conſervons-lui toute ſa force, en rapportant les termes originaux.

Audite hæc, inquit, ſuperi, & ſpes diſcite veſtras.
Hicce infans, in quo matremque patremque videtis,
Incipiet ſimul ut tremulis inſiſtere plantis,
Incipiet doctas Parnaſſi ardere ſorores,
Et ſapientum artes, doctrinarumque reperta
Nocturna teret iſte manu, teret iſte diurna;
Qui primos regnorum ortus, atque inclyta narrant
Fata ducum, ſanctis magnas qui legibus urbes
Fundarunt, populo & norunt dare jura legendo;
Qui cultus hominum varios & nomina præbent,
Atque docent certos mundi cognoſcere fines,
Et nemorum anfractus dubios, atque alta profunda,
Et curſus varios fluviorum, & culmina montium
Deſcribunt tabulis; fera munera militiæ

Qui tradunt, quæ nempe Duci ſit cura adhibenda
Seu moveat, ſeu caſtra locet; quibus artibus arces
Expugnare, quibus detur deffendere ab hoſte;
Quin PUERO huic docti monſtrabit cura magiſtri.
Quid mundum perinane regat - - - - &c.
Hæc & plura PUER diſcet creſcentibus annis;
Robore dum crudo ſurgens, & idonea marti
Maturum grandes ætas accinget ad uſus.
ET DIGNUM GENITORE PROBET, NON DEGENER ALTI.
VIS ANIMI; dabitur, dabitur PUER o tibi noſcere cuncta,
PAR CUNCTIS PUER UNUS ERIS - - -
Te formet VIRTUTE PATER, PIETATE REFORMET
Te MATER, rurſumque animis PATER impleat æſtus
Inſpiret Martiſque faces & Apollinis artes;
Imperet at dulces animos, mentemque benignam
MATER ACIDALIO VENERIS FORMOSIOR ASTRO.
Judicii magnum pondus PATER addat, acumen
Ingenii MATER; legum documenta ſeveram
Juſticiæ normam, decus inviolabile juris
Te Pater edoceat; pia munera MATER honeſti
PLENA, preces, vota & quid clementia leni
Suggerit impulſu, referes PUER atque parentum
Alternis dotes; REPETENTEM EXEMPLA TUORUM,

AUGUSTUS (*) *te accendat AVUS, magnusque* MICHAEL (**)
Ille sago, iste toga quo non præstantior alter.
Dixerat &c. . . . .

Nous ne nous étions proposé que de jeter un coup d'œil rapide sur les poésies de S. E. mais nous nous sommes trouvés emportés par le charme qu' inspirent les beautés sans nombre qui y sont répandues. En lisant ces mots, par cunctis puer unus eris: nous avons pensé au tu Marcellus eris, de Virgile, & nous nous sommes, comme Livie, sentis pénétrés de ces mouvements tendres que l'amour maternel excitait dans le cœur de cette auguste Princesse, & qui ont été excités dans le nôtre par la respectueuse reconnaissance que nous conservons fidélement & chérement pour la personne de S. A. Mgr. LE PRINCE GENERAL, & pour les bontés dont il nous a comblés.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent plus de nous étendre sur les autres piéces de ce recueil : mais nous pouvons assurer nos lecteurs, qu'elles ne le déparent pas, même qu'elles embellissent, chacune

(*) S. A. Mgr. le P. P. de Russie.
(**) S. A. M. le P, Czartoryski, Grand-chancelier de Lithuanie.

dans leur genre, celle que nous venons de préſenter. *Ab uno . . . diſce omnes.* Nous allons dire un mot de la ſavante préface qui ſe lit en tête de ce même recueil.

C'eſt tout à la fois une préface & une épitre dédicatoire à S. ALTESSE Mgr. LE PRINCE GENERAL. C'eſt à ce Prince à qui S. E. Mgr. le Nonce adreſſe l'éloge du Prince ſon fils. Quel choix plus judicieux aurait pu faire le reſpectable Auteur, que celui de la perſonne d'un Seigneur accompli pour protecteur des chants de ſa muſe, conſacrés à célébrer les hautes deſtinées d'un *jeune prince* en qui on verra revivre ce *prince auguſte* à qui il doit le jour ? D'ailleurs c'eſt au ſavant imbu de toutes les ſciences, que Mgr. le Nonce offre des ouvrages avoués des neuf ſœurs: tel *Homére* eût pu conſacrer ſon Iliade à *Apollon.* Au-reſte cette juſtice que nous rendons ici avec tant de plaiſir à S. A. Mgr. le Prince Général, il l'a obtenue déja dès longtems, non ſeulement de ſes compatriotes, mais encore des diverſes nations étrangéres qui l'ont admiré dans leur ſein, & au milieu deſquelles il n'a point paru étranger, grace à la connaiſſance profonde autant que vaſte, que S. A. poſſéde des langues les plus intéreſſantes de l'Europe. Mais il eſt tems de finir: on croirait que l'intérêt ſatisfait, ou en eſpérance, parlerait,

quand nous ne ferions entendre que les échos de la voix publique. *Gratitudini nostræ adscriberentur quæ sunt CELSISSIMI PRINCIPIS virtutum encomia.*



ANECDOTES.

I.

Après la bataille de Villa-viciosa, dont le gain affermit la Couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V. on en fesait à Louis XIV. de grands compliments, en exaltant beaucoup le bon tour que les affaires de son petit fils venaient de prendre. Le Monarque répondit : *je n'y ai pourtant envoyé qu'un homme de plus.* Mais cet homme, c'était M. de VENDOME.

II.

Les députés d'une ville d'Allemagne vinrent offrir à M. *de Turenne* 100 mille écus, pour qu'il les exemtât du passage de son armée par le territoire de leur ville. Remportez votre argent, leur dit M. *de Turenne, mon dessein ni mon intérêt ne sont pas de passer par votre pays.*

III.

M. de *Villars* prenant poſſeſſion du gouvernement qu' avait eu M. de *Turenne*, on lui offrit le préſent ordinaire pour les gouverneurs, qui était de 24000 liv. de France (2400 Ducats); celui qui était chargé du compliment, ajouta que M. de *Turenne*, en pareille circonſtance, l'avait refuſé. *Ah!* dit M. de Villars, en prenant la bourſe, *ce M. de Turenne était un homme inimitable.*

VI.

Lorſque Me. *Cornuel* voyait de groſſes *girandoles* de brillants aux oreilles de femmes peu ſpirituelles, elle diſait : *c'eſt du lard dans une ſouriciére.*

V.

Me de Sthâal, dont on a les *mémoires*, & quelques *comédies*, diſant un jour à une de ſes amies, qu'elle allait donner *ſes mémoires* au Public; celle-ci lui demanda, *ſi elle dirait tout. Oh!* répondit Me de Sthâal, *je ne me peindrai qu'en buſte.*

VI.

Charles XII. Roi de Suéde, ayant fait dire au *Czar Pierre, qu'il traiterait avec lui de*

la paix à Mofcow, le *Czar* répondit : *mon frére Charles fait l'Alexandre : mais je me flate qu'il ne trouvera pas en moi un Darius.*

VII.

Après la mort du *Maréchal Comte de Saxe*, une Dame fort-fpirituelle dit : *quel domage! qu'il ne nous foit pas permis de dire un* de profondis *pour un homme, qui nous a fait chanter tant de* Te Deum.

VIII.

Le Duc *de la Trimouille* était un Cavalier grand, bien fait ; mais il avait fur-tout la jambe extrêmement bien tournée. Il était un jour dans une compagnie de femmes, & affectait de tourner le dos à une Demoifelle fort-aimable, qui pour fe venger, dit tout haut : *vous verrez que c'eft à moi qu'il veut plaire.* C'eft que ce Duc portait un vifage fort difgracié.

IX.

François premier avait coutume de dire, *qu'une cour fans femmes, était une année fans printems, un jardin fans rofes.* Ce fut ce prince qui introduifit le premier les femmes à la cour.

MUSIQUE.

Plus l'efprit humain a fait de progrès vers les fciences, plus les arts ont acquis une forte de confiftance & de célébrité. On ferait tenté de croire qu'ils font parvenus à leur dernier période; & que c'était à notre fiécle qu'était réfervée la gloire de leur empreindre le fceau de l'immortalité. La mufique fur-tout tient un rang diftingué parmi les arts agréables; elle formait autrefois, comme elle fait encore aujourd'hui, une partie des amufements de la fociété, & fervait d'ordinaire aux délaffements, ou à la variété des plaifirs des grands. Mais depuis un certain tems, chacun fe fait une étude de cette fcience, & après en avoir connu toutes les beautés, ils ont fenti avec raifon, que cet agrément manquait à leur bonheur. Il ne faut donc plus s'étonner, fi les gens, même les moins aifés, fe privent volontairement des chofes fouvent effentielles à la vie, pour jouir des agréments attachés à ce talent, qui fait aujourd'hui l'ame & le charme de prefque toutes les fociétés. Leur zéle en ce point, ne fe borne pas feulement à en jouir eux-mêmes; mais ils veulent encore en faire jouir leurs enfants; & pour réuffir, ils en ont fait une partie effentielle de leur éducation.

Il eft de deux fortes de mufique, l'une vocale, & l'autre inftrumentale. C'eft de cette derniére dont il eft ici queftion. Le Clavecin mérite à bon droit le premier rang dans cette claffe;

& c'eſt pour faciliter les moyens de ſe le rendre familier, que l'Auteur d'un ouvrage qui concerne cet inſtrument, s'eſt particuliérement déterminé à en faire part au Public, autant pour ſon inſtruction, que parce qu'il eſt juſqu'à préſent le ſeul qui ait paru en ce genre. Mais comme il eſt de différentes routes qui conduiſent au point de perfection qu'on ſe propoſe toujours d'acquérir, en ſe livrant à une ſcience quelconque ; de même auſſi, dans le nombre des maîtres qui enſeignent la partie du clavecin, ils s'en trouvent peu qui ſoient en état de bien faire ſentir à leurs écoliers les principes & la connaiſſance entiére de cet inſtrument, & d'entrer dans les détails de l'harmonie, c'eſt-à-dire des *conſonances* & *diſſonances* qui la forment.

Le S. PASQUA maître & compoſiteur de muſique, qui cherche à perfectioner ſon art par toutes ſortes d'aplications & de recherches, a cru, pour remédier à ces inconvéniens, & rendre en même tems un ſervice important au Public, devoir faire imprimer un ouvrage en deux tômes, diviſé en quatre parties.

Dans la premiére, il traite de la *théorie de la muſique* : il y fait connaître toutes les parties de *l'harmonie*, c'eſt-à-dire des conſonances & diſſonances qui la forment ; il y joint la méthode pour bien accompagner, en général, tous les mouvements de la baſſe, & fait ſentir de combien d'harmonie ces baſſes ſont ſuſceptibles.

Dans la ſeconde partie il donne des leçons qui ſervent à mettre en pratique, & à exécuter les principes de la premiére ; ces leçons ſont ſi ſimples & ſi faciles, qu'un enfant peut, ſans maître, pour peu qu'il connaiſſe les notes de la muſique, apprendre de ſoi-même à accompagner, en ſuivant exactement les régles preſcrites dans le premiére partie.

L'avantage de cet ouvrage eſt d'autant plus grand, qu'on ne trouve pas par-tout des maîtres capables d'enſeigner, & de donner des principes juſtes pour l'accompagnement & l'harmonie, connaiſſances ſans leſquelles on ne peut jamais ſe flater de connaître à fond la muſique. Perſonne n'ignore combien d'amateurs, doués d'ailleurs de talents ſupérieurs, ne ſont pas parvenus au degré de perfection qu'ils pouvaient atteindre, pour avoir négligé cette partie, faute d'avoir rencontré des maîtres capables de leur en donner les principes. C'eſt ce qui a déterminé le dit Sieur PASQUA à donner au Public un ouvrage, qu'il a rendu auſſi précis & auſſi intelligible que ſes talents le lui ont permis.

Le ſecond tôme contient un *traité de la compoſition.* Dans la premiére partie on trouve les régles de la compoſition, qui ſe démontrent plus par pratique que par théorie. La ſeconde preſcrit les régles de la compoſition à pluſieurs parties, avec un traité des *fugues* auſſi à pluſieurs parties *Delle Ricerate*, & des *Canons*: & comme nous venons déja de l'ob-

ſerver, la pratique dans cette partie étant infiniment au-deſſus de la théorie, il ſe borne à ne dire que ce qui eſt indiſpenſablement néceſſaire pour l'inſtruction du Lecteur, ſans chercher ſon amuſement.

L'Auteur a cru devoir préférer la langue françaiſe connue aujourd'hui de toute l'Europe, ſur-tout des gens bien élevés, en faveur deſquels le S. PASQUA compoſé ſon ouvrage, unique dans ſon eſpéce, & auſſi pour en faciliter d'autant plus le débit aux libraires.

Ces deux tômes ſeront in quarto tant pour la commodité des maîtres que des écoliers, & le nombre des planches dans les deux tômes, ſera à peu près de cent cinquante.

On ſouſcrira en payant pour le préſent ouvrage, chez le *Sr. M. Grœll* Libraire & Commiſſaire du Roi, dans Marie-ville juſqu' à la fin du mois d'Août. Le prix de la ſouſcription eſt de deux Ducats pour la Pologne & l'Allemagne, & de vingt-quatre livres pour la France, l'Italie &c. Les perſonnes qui n'auront pas ſouſcrit, paieront un tiers de plus du prix cideſſus fixé. L'ouvrage paroîtra à la fin d'Octobre de cette année.

On poura ſouſcrire chez tous les principaux Libraires de chaque Pays, qui ſont priés de recevoir les ſouſcriptions, & d'en faire les remiſes; mais toutes les Lettres doivent être affranchies.

AVIS.

On peut souscrire dès à présent, chez F. Grasset *&* *Comp.*, *Libraires* *&* *Imp.* à Lausanne, pour *l'Almanac des Marchands, Négoçians, Commerçans, Fabriquans, Manufacturiers, Magaziniers de la France & de toute l'Europe ; par Mr. Thomas*, un volume in 8°. à Paris, d'environ 600 pages d'impressions, pour le prix de L. 5. de Suisse ou L. 7. 10. de France pour chaque exemplaire.

Cet Almanac indique les adresses des principaux Marchands, Négoçians, Commerçans, Fabriquans, & Manufacturiers de toute l'Europe, la Nature de leur Commerce, les voies les plus faciles & les moins dispendieuses, pour le transport des marchandises, la réduction des poids & mesures à ceux & à celles de Paris, il présente en outre la réduction des monnoies étrangéres au cours de celles de France, les usances des Lettres de Change de chaque ville commerçante, les jours de grace que l'on y accorde & les diligences à faire en conséquence.

Il est des milliers de Marchands, (à ce que l'on dit dans le Prospectus, que l'on peut se procurer chez les Libraires sus-nommés) qui trop bornés dans leurs correspondances, tirent des environs de chez eux des Marchandises, qu'ils auraient à bien meilleur compte, s'ils les tiraient de plus loin. Qu'ils écrivent à la fois

pour le même objet plusieurs Lettres à plusieurs Fabriquans, Manufacturiers & Magaziniers en gros, d'après les indications, qu'ils trouveront dans cet Almanac, ils seront à même de faire sur leurs réponses les spéculations les mieux combinées.

Ce petit détail est plus que suffisant pour faire sentir de quelle utilité est cet Almanac. Il annonce & produit dans le monde commerçant, le Fabriquant, le Manufacturier & le Magazinier en gros, & il enrichit en même tems, & sans contredit, le Détailleur.

Cet Almanac étant susceptible de changemens, à cause des révolutions qui arrivent journellement, on lui donnera tous les ans une nouvelle vie.

On recevra avec empressement les notes des Négoçians, Commerçans, Fabriquans, Manufacturiers, & Magaziniers en gros, qui souhaiteront faire détailler dans cet ouvrage la nature de leur Commerce. On fera cette augmentation *gratis* à l'article de ceux qui souscriront. Dans le cas contraire, on paiera 12 Sous de France par ligne d'impression. On invite surtout à donner leurs indications promptement, & franc de port, Messieurs les Négocians de la Suisse, y compris *Genéve & Neufchâtel*, de l'Allemagne, & de tous les Pays du Nord, ainsi que de l'Italie, l'Espagne & le Portugal &c.

Cet Almanac n'a aucun rapport avec les Calendriers ordinaires : il paroîtra cette Année

pour la premiére fois au mois d'Avril prochain, & dès la prochaine dans le courant de Janvier.

On souscrit chez les mêmes Libraires pour *l'Encyclopédie militaire*, par une Société d'anciens Officiers, pour le prix de L. 24. de Suisse ou L. 36 de France, l'année complette, franc de port à LAUSANE. On l'imprime actuellement à Paris d'où on leur en enverra des Prospectus incessament.

On souscrit aussi chez eux, pour les *Ephémérides du Citoyen, ou Bibliothéque raisonée des Sciences Morales & Politiques* 8°. 12 volumes par année, qui paraissent chaque mois, pour le prix de L. 24. de Suisse, ou L. 36. de France l'année compléte, rendus à LAUSANE.

On s'adressera à ces sujets à Varsovie à l'Editeur de ce Journal.



TA-

TABLE.

VOLUME DE MARS.



FAUTES A CORRIGER
dans
LE VOLUME DE MARS.

Pag. 38. etrênes, *lisés :* etrennes.
Pag. 39. lig. 3. satisfesans, *l.* satisfaisans.
P. 46. l. 16. *Nisus,* lis. *Ascanius.*
P. 47. l. 12. *d'Athénée* ajoutez-dit.
P. 52. l. 1. fesant, *l.* faisant.
P. 55. l. 11. fesant, *l.* faisant.
P. 57. l. 20. satisfesantes, *l.* satisfaisantes.
P. 58. l. 19. Gitono, *l.* Gitona.
P. 72. l. 21. bienfesante, *l.* bienfaisante.
P. 79. l. 5. bienfesant, *l.* bienfaisant.
P. 80. l. 4. lois, *l.* loix.
P. 81. l. 3. jeter, *l.* jetter.
P. 85. l. 23. peirese, *l.* peiresc.
P. 86. l. 21. moumaur, *l.* monmaur.
P. 97. l. 22. devenu, *l.* devenue.
P. 104. l. 3. non si degnò, *l.* non si sdegnò.
Ibid. l. 27. zapicare, *l.* zopicare.

J'ai lu par ordre de S. E. Mgr. l'Evêque de Posnanie, Grand-Chancelier de la Couronne, ce Journal Polonais pour le mois de Mars, & n'y ai rien trouvé de contraire à la Religion & aux bonnes mœurs.

J. ALBERTRANDI
de la C. de J.

♛ ♛ ♛

On trouve chez l'Editeur de ce Journal.

Esope en belle humeur, ou élite de ses fables enrichies de discours moraux & de quatrains, auxquelles on a joint les plus belles fables de Phédre, de Pilpai &c. II. Tomes en français & en polonais 8. à Varsovie 1769. *av. privil.* à la rust.

Honnête homme l'ou maximes morales politiques & critiques qui se pratiquent dans le grand monde ; tirées des plus célébres écrivains ce siécle 8. Varsovie 1769. *broché.*

Livre (*le*) des enfants, ou idées générales & définitions des choses dont les enfants doivent être instruits, avec la traduction polonaise 8. à Varsovie 1768. *av. privil. rel. broché.*

Abrégé de toutes les sciences à l'usage des enfants des deux sexes, pour servir de suite au Livre des enfants, en français & en polonais 8. à Varsovie 1768. *av. privil. relié.*

Remarques sur le militaire des Turcs & sur la façon de les combattre: avec trois planches par Mr. de W *** 8. à Dresde 1770. *br.*

Conseil d'un ami à un jeune homme qui entre dans le monde, en français & en polonais, 8. à Varsovie 1769. *broché.*



